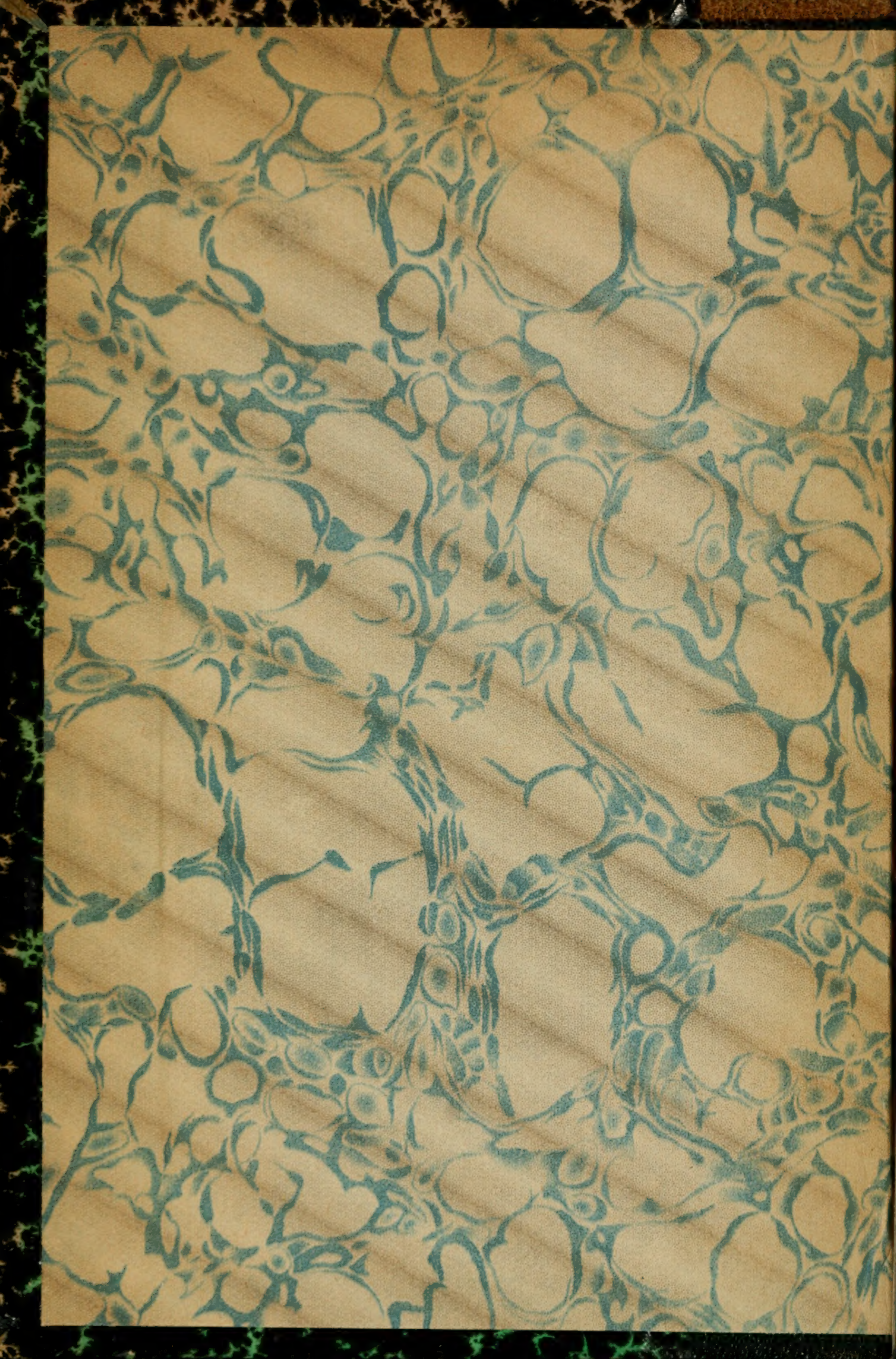
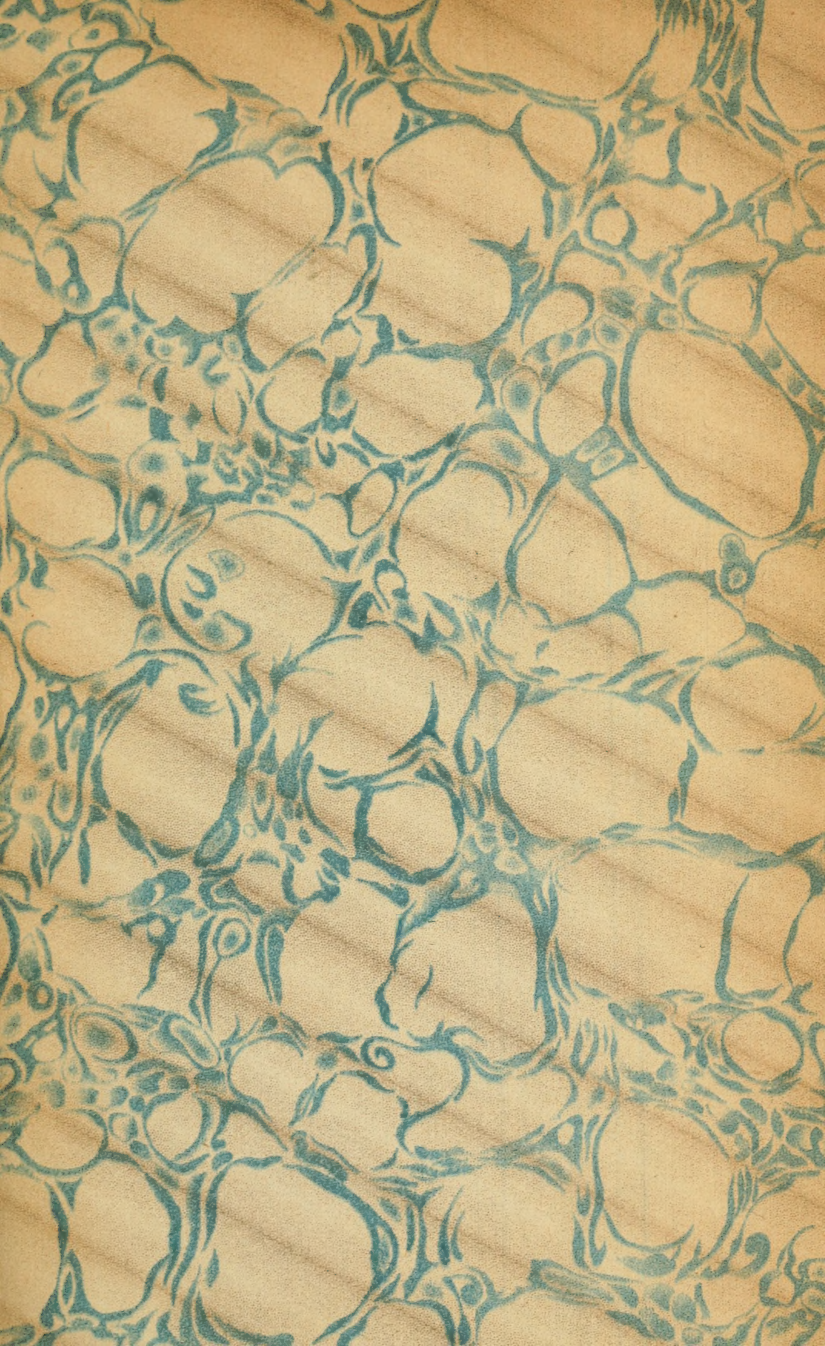




L'ENQUÊTE

ŒUVRES DE PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL . . . . I VOL.
MARÉE FRAICHE, VIN DE CHAMPAGNE . . . . I VOL.
L'ENQUÊTE . . . . I VOL.
LE TRAVAIL INVINCIBLE . . . I VOL.
LES MÉTIERS BLESSÉS . . . . I VOL.
LA VICTOIRE MÉCANICIENNE . I VOL.

VIEILLE HISTOIRE . . . . I VOL.

GENS. . . . . I VOL.

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

L'ENQUÊTE

SIXIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTE TIRÉ A PART 20 EXEMPLAIRES SUR VERGE D'ARCHES RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS A LA PRESSE

Je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

Code d'instruction criminelle, article 75.

La signature du banquier Pyerre Bernar était large sous une invitation à venir d'urgence. M. Peltier, licencié en Histoire, rédacteur à : *Le Juste Milieu*, mit son meilleur costume qui était de cheviote bleue et réfléchit :

— Je dois lui plaire à quarante francs l'article. Ai-je déplu ? Ce monsieur riche reprend l'Inquisition, mais à froid, par les moyens d'une époque où l'on ne fait plus de feu sur les places : " Pense comme moi ou sois misérable. "

Il réduisit sa méfiance dans le calme parc aux gazons verts flaqués d'or par les feuilles mortes. Les pigeons familiers des hautes branches ornaient l'automne de leur vol habitué aux corniches de l'hôtel de M. Pyerre Bernar. M. Peltier subit le mépris des domestiques pour les gens qui n'en ont pas et se tint entre un billard d'acajou et le mur garni de tableaux à cadres épais. Le valet au visage fixe le guida vers une pièce où il put marcher à l'aise vers M. Pyerre Bernar qui le reçut avec la gravité séante sous un plafond si haut. M. Peltier, penchant son flexible corps de

vingt-sept ans pour le respect de cet homme âgé, se stylait mobilier riche. Il ne commettait que la furtive inconvenance de tordre les yeux pour ne rien perdre du valet à figure bien domestique : rigidité des chairs et orgueil du regard.

L'attentif pensait :

— Ce gens-de-maison, même pas homme de maison, aimerait-il étrangler son maître qui est homme du monde ? Les domestiques, cinquième état. Presque hors l'humanité. Leur race absorbe le mépris du riche et le mépris du pauvre.

M. Pyerre Bernar ramena M. Peltier d'une telle distance :

— Voici pourquoi je vous ai fait venir.

Il toucha des papiers sur un meuble ourlé d'un ciselage de bronze. Les hautes branches faisaient signe devant la glace franche sur la lumière du parc aimable pour son silence :

— Vous allez aider à ma grande enquête. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

M. Peltier hésita à la franchise et inclina sa tête noire aux tempes un peu épilées de souci. Autre réponse n'aurait pas trouvé nid prêt, car en même temps que lui opinait, M. Bernar ôtait le point d'interrogation :

— Vous savez de quoi il s'agit.

M. Peltier cacha par une inclination plus profonde sa figure maintenant vouée à mentir. Le goût de M. Bernar à redire son idée le sauva de l'infini des conséquences :

— J'entreprends une :

Enquête sur les coefficients corporatifs des nécessités vitales comparés aux salaires.

N'assimilez point cela à :

" *Enquiry into working class Rents, Housing and Retail prices* "

publiée en 1909 par le Board of Trade, ni à :

" *Salaires et coût de l'existence à diverses époques jusqu'en* 1910 ",

de notre Ministère du Travail et de la Prévoyance sociale.

Mon travail est d'une tout autre méthode. Je divise l'enquête en régions d'alimentation. Distinction importante. La Compagnie de Chemin de fer dont je suis Administrateur a essayé de connaître sur son réseau le coût de la vie. Le questionnaire établi à Paris mentionnait les denrées alimentaires du département de la Seine : la viande de bœuf, les pommes de terre. Vous savez que le beefsteak aux pommes de terre frites est la base de l'alimentation dans l'Ile-de-France. Or, un ingénieur intelligent indiqua l'inanité de la

question ainsi posée dans la région de Lille, Hazebrouck, où la nourriture principale est de lard aux légumes bouillis et de pain beurré trempé dans l'infusion de chicorée.

L'unification théorique de l'alimentation vicie l'enquête. A Marseille, les ouvriers mangent fréquemment des aubergines qui sont à Arras un mets rare. Le beurre ne peut avoir, dans le Nord où il est aliment principal, la même valeur de calcul que dans le Midi où il est remplacé, même comme ingrédient, par l'huile.

J'ai établi pour chaque région un questionnaire distinct. Ce travail sera illustré de cartes, une géographie de la consommation. Vous voyez, n'est-ce pas, la clarté de cette statistique ?

M. Peltier la voyait. M. Bernar s'expliquait encore :

— J'attache une grande importance aux dépenses de divertissement non mentionnées dans les enquêtes ministérielles française et anglaise. Outre la distinction géographique de la zone de la bière et de la zone du vin, il faut séparer la boisson de repas de la boisson de plaisir. Ce qui est consommé dans le ménage et ce qui l'est au dehors. J'espère parvenir à prouver que le budget ouvrier contient un pourcentage de dépenses d'agrément plus élevé

qu'aucun budget dit bourgeois. Un ouvrier à quatre francs par jour laisse cinquante centimes au cabaret. Vous trouverez rarement un fonctionnaire à quatre mille francs qui use cinq cents francs par an au café. J'illustrerai par de nombreux exemples ma formule de la valeur économique de la morale et je montrerai dans beaucoup de cas la suffisance du budget actuel ouvrier pour une vie saine. Je publierai les quantités vitales nécessaires aux catégories professionnelles. La fin de mon enquête est la possibilité de vivre des travailleurs comparée à leur manière de vivre. L'ouvrier est normalement un homme qui dépasse son revenu. Je n'hésite pas à dire que si je vivais sur le même principe que la plupart des ouvriers : la dette, je serais promptement ruiné.

M. Peltier crut devoir sourir ., défi flatteur à une telle possibilité, ma· ıvI. Bernar distribua la besogne :

— Vous connaissez le Nord. Vous y avez déjà fait quelques études, une notamment sur le personnel des chemins de fer, que j'ai beaucoup appréciée. Mon enquête y sera laborieuse par la densité de la population, mais facile par la simplicité de l'alimentation dans ce pays. Vous irez y remplir ces questionnaires :

QUESTIONNAIRE N° .... 19 ...

1. M ....

2. Catégorie professionnelle ....

3. Adresse : Rue .... N° ....

4. Commune .... Département ....

5. Nombre d'enfants : ....

6. Nombre d'enfants travaillant : ....

SALAIRE : Père, Mère, Enfants :

7. A la journée ....

8. Au mois ....

9. Salaire de famille pour l'année.

10. Épargne.

11. Dépense totale pour l'année.

DÉPENSES	TAUX			OBSERVATIONS
12. Beurre . .				
13. Lard . .				
14. Pain . .				
15. Viande .				
16. Légumes .				
17. Café . .				
18. Chicorée .				
19. Sucre . .				
20. Bière . .				
21. Alcool . .				
22. Tabac . .				
23. Loyer . .				
24. Vêtements.				
25. Plaisirs. .				
26 à 36.				

7. 8. Utiliser une des cotes selon le mode de paiement du salaire dans les catégories professionnelles. Les salaires à la quinzaine doivent figurer au prix de journée à la cote 7. Les appointements d'employés à la cote 8. Si les salaires des cotes 7 et 8 ne sont pas des salaires exclusifs, mentionner quel est le salaire d'appoint et le porter en sous-titre à catégorie professionnelle. Ex. : ouvrier agricole, tisseur à domicile.

9. 10. 11. Les cotes 36 à 12 sont à totaliser de bas en haut à la cote 11. Le total des cotes 11 et 10 doit donner le chiffre de la cote 9.

36. La cote 36 recevra les résidus d'une importance insuffisante pour motiver une rubrique.

Taux. Porter sous cette mention le prix au kg. pour le beurre, le lard, le pain ; au litre pour la bière. La cote 21 devra contenir la dépense quotidienne habituelle en alcool ; la cote 25, la dépense dominicale en alcool liée aux autres dépenses : jeux de cartes, etc.

Nota. Ne pas tracer de guillemets, mais répéter les chiffres.

M. Bernar ne laissait pas M. Peltier lire tranquille :

— Vous essaierez de reculer ces questionnaires aux années précédentes. Vous ferez dans la région l'historique du prix du beurre.

Le domestique montra sa figure de pierre que le regard de l'attentif creusa.

M. Agoks annoncé, se dirigea vers M. Bernar à pied lourd dans des souliers mal cirés. M. Peltier respirait mieux de ne plus être le moins bien vêtu. Son caractère prenait assurance à sentir sur sa peau une étoffe estimable. Il pensa que ce malpropre sur soi accomplissait de la maçonnerie pour M. Bernar qui en demandait nouvelles :

— Qu'avez-vous maintenant sur le chantier ?

Deux doigts de M. Agoks jouaient sur le brin de cuir tenant sa montre en laisse :

— Je prépare mes outils pour une grande enquête sur la raréfaction de la main-d'œuvre. C'est la plus importante des actuelles questions ouvrières.

Il posa sa jambe droite sur le genou gauche; le relèvement du bord de pantalon montra son lacet de soulier aux cassures nouées.

M. Bernar dit :

— Toutes les questions ouvrières sont importantes.

Puis il désigna M. Peltier en mots d'usage chez les entrepreneurs de construction :

— Un de mes contremaîtres qui recherchera dans le Nord les matériaux nécessaires à bâtir mon enquête sur les coefficients corporatifs des nécessités vitales. Ne croyez-vous pas que tous les phénomènes de la main-d'œuvre, natalité, mortalité, donc pullulement ou raréfaction sont liés à mon idée.

M. Agoks critiqua les publications officielles :

— Vous recommencez le travail d'investigation du budget ouvrier. En effet, la réalité ne me paraît pas avoir été, dans les deux enquêtes ministérielles, suffisamment observée. Elles ne comportent aucune rubrique pour les dépenses de transport.

M. Bernar, soucieux, approuvait :

— C'est vrai. Les recettes des trains ouvriers...

M. Agoks compléta :

— Le travailleur se déplace par tous les moyens : tramway, bicyclette. Il n'habite plus auprès de l'usine. Mon enquête comporte l'étude des migrations ouvrières quotidiennes, hebdomadaires, saisonnières ; travail déjà remarquablement fait pour la Belgique par M. Ernest Mahaim.

M. Agoks établit difficilement trois doigts autour d'un résidu de crayon pour écrire sur un carnet de

deux sous. L'avarice aidait son goût du costume démocratique.

M. Peltier devait à son nourrisseur l'apparence de l'écouter répondre, mais son regard s'amusait aux ornements du salon: des poivrons, des boules de platane et des chardons tenaient dans des cuivres et des grès à usage de cuisine. D'une bache à lait sortaient des fourrages. M. Peltier méditait irrespectueusement :

— M. Bernar prend la peine de chercher la beauté potagère. L'esthétique récente met le poivron hors de prix. Il passe des pignates à fricot aux consoles des salons chics. Les roses vaincues doivent pourrir sur les collines de Grasse.

Une forte affirmation de M. Bernar :

— Nous sommes ici dans un atelier...
ôta M. Peltier de sa contemplation.

... un atelier de travail social. Votre établi touche le mien.

Puis M. Bernar, parlant à M. Peltier, sortit de la menuiserie :

— Ces piments sont, n'est-ce pas, d'une poésie ! Leur fine forme ! Leur vive couleur ! Quels rouges ! Quels jaunes !

M. Agoks chevauchant du mollet droit sa cuisse gauche serra comme la main d'un vieil ami son

pied élevé et se révéla aussi esthète à poivrons :

— Par la beauté durable du légume, on n'a plus à renouveler les fleurs chaque jour. Ajoutez à ces piments la grappe des tomates-raisin de Provence. Quelles couleurs !... Quelles !... Hou !...

M. Agoks et M. Bernar avaient la même habitude pour exprimer la beauté : ils remplaçaient la fin des phrases par des exclamations, des ronronnements et une gesticulation du pouce droit, dessinateur dans l'air de courbes agiles. M. Agoks tint le sien érigé devant des chardons et le précipita dans un serpentement accompagné de la musique d'un long murmure. Il loua la mode d'orner les salons par les détritus des halles et le panier de la cuisinière, puis définit une casserole décorant sa chambre à coucher et parut bien satisfait de réussir, malgré trente mille francs de rente, la même parure murale qu'un ménage qui mange où il dort. Il revint par la danse du pouce à la sociologie :

— Que d'art dans les choses jetées ou cachées ! L'éducation du goût est une source de joie pour le peuple.

M. Bernar approuva :

— Je compte établir sur la cote 25 de mon enquête, que le salaire permet la participation à la beauté.

L'agile sonnerie d'une précieuse pendule accomplit avec vivacité douze coups.

M. Agoks, levé, subit l'invitation de M. Bernar:

— Dînons ensemble, comme des compagnons de chantier.

Encore des chardons à baudets ornaient la salle à manger dont le chêne arrêtait le jour venu des grandes glaces claires sur le parc. La nappe blanche sous le lustre forgé opposait sa pâleur aux boiseries luisantes où l'entaille épaisse des sculptures gardait une ombre profonde.

Levant sa barbe pour placer sa serviette en drap de lit jusqu'au menton, M. Agoks montra aux angles de son col la crasse par quoi il se justifiait démocrate. Par honte de sa fortune ou soin de l'augmenter, son déguisement en pauvre allait jusqu'à son linge.

M. Bernar s'excusa de traiter comme lui-même ses invités impromptus :

— La nourriture de pommes de terre, de pain et de bière, que vous allez trouver, Monsieur Peltier, dans le Nord, n'empoisonne pas l'organisme. J'ai renvoyé mon chef et pris une femme. Je n'obtiens pas encore le respect de mon goût. Les gens de cuisine nous refusent la simplicité. Nous sommes des victimes de l'art culinaire.

Il se défendit contre l'assentiment de M. Agoks souriant :

— Je tiens mon rang. Je considère comme un devoir social d'embellir cette demeure. Le luxe est le travail des riches. J'ai le respect de la propriété respectable.

Le parfait domestique approchait des assiettes d'émail blanc à gros filet d'or, au chiffre PB, le plat d'argent où jutait du filet de bœuf fondant, grillé. M. Agoks assaillait son morceau, des dents de sa vive fourchette. Les carafes jumelles conservaient pour l'ornement de la table le vin blanc et le vin rouge. M. Bernar répudiait sa situation :

— Rien que de l'eau... Je vivrais avec trois francs par jour. Je base cette affirmation sur ma connaissance des ouvriers. Je vais les voir chez eux. Ils viennent me voir ici. Il serait impossible de distinguer dans la manière de nos relations, que nos moyens d'existence ne sont pas semblables. Ils savent des choses qui ne sont pas dans les livres. Ah ! la réalité ! Qu'elle est passionnante ! Je parviens au dégoût de ce qui nous en distrait. La musique est un grand malheur.

M. Agoks chercha l'affirmation par quoi il s'établirait mieux familier du peuple :

— Vous êtes un grand bienfaiteur...

Sur son geste règna la parole de M. Bernar :

— Non. Je n'accomplis le don d'argent qu'avec les plus grandes précautions. Dans nos gares fréquentées par les Anglais, la qualité de vie du personnel, qui y reçoit de hauts pourboires, est inférieure à celle des agents du réseau réglés sur une solde suffisante à leurs besoins. Le donneur de pourboires est le fléau du pauvre.

M. Agoks se trouvait d'accord :

— Oui.

M. Bernar expliqua son organisation de bienfaisance :

— La dîme ne me satisfait pas. Je préfère socialiser une partie de ma fortune. Le revenu en appartient aux indigents. Je l'ai, depuis deux ans, beaucoup augmenté par la qualité des placements, notamment sur le port de Rosario. Le patrimoine des pauvres doit être bien géré.

Ils mangèrent du fruit que M. Peltier touchait avec des précautions révélatrices de son manque d'habitude à détruire de si belles choses. M. Bernar dit encore son souci de l'exactitude :

— Il faut vouloir tout connaître. Ce café est à deux francs cinquante la livre.

M. Peltier dut indiquer que l'heure de sa pré-

sence obligatoire au journal approchait. Le sociologue le tranquillisa :

— J'ai téléphoné ce matin votre départ imminent dans le Nord. Cependant, soyez présent à votre heure due et obtenez une autorisation régulière. Je ne suis destructeur d'aucune discipline.

Il accompagna la sortie de M. Peltier et ajouta à sa mission :

— Vous inscrirez la rubrique " Transports " à la cote 26. Vous vous rendez compte que si cette question de raréfaction de la main-d'œuvre existe, elle est comprise dans mon enquête. Notez tout ce qui vous paraîtra, à ce sujet, intéressant. Quand partez-vous ?

M. Peltier dit que ce serait le lendemain, mardi 15 octobre, ce qu'il fit en 3e classe, à 8 h. 30, à la gare du Nord par le train 351, qui le mit à Lille à midi 14 avec cinq minutes de retard. L'enquêteur portait un calepin n° 1 : *Archives ;* un calepin n° 2 : *Témoignages* et un calepin n° 3 : *Constatations.* Il réfléchissait :

— M. Bernar serait content de redresser les enquêtes ministérielles. On y arrive à l'erreur par les archives constituées. Les magasins militaires me donneraient aussi l'historique du prix de la pomme de terre en adjudication. Il ne doit vraisemblable-

ment pas beaucoup différer du prix de la pomme de terre pour les ouvriers. Vraisemblance n'est pas véracité. Je ne constaterai pas, je déduirai. Mon enquête n'est pas sur l'armée. Trouverai-je le carnet de marché d'une fileuse de 1900 ?

Un marchand à la voiture :

— Les Saint-Omer ! les beaux Saint-Omer ! lui fournit sa première note sur le carnet n° 3 :

“ Choux-fleur, grosseur tête d'homme : 0 fr. 50.” Il eut aussi le prix des pommes de terre :

— Deux sous le kilo ! Les cinq kilos huit sous !

L'ambulant en tenait une paire choisie dont il proposait l'éloge aux femmes sur les portes :

— Tout ce qu'il y a de beau. De la Grugère ! puis annonçait à cri énorme :

— Des pennetières !

Le mont vert et blanc des choux-fleurs dominait l'éboulis des pommes de terre que la marchande travaillait du plateau bosselé de sa balance.

M. Peltier souhaitait :

— Trouver toujours des affirmations aussi nettes et la vue de la chose affirmée.

Tenir un document contre lequel il ne lui restait aucun scrupule le réjouissait, car il savait que les scrupules à accepter la vérité sont une honnête manière de la détruire. L'habitude de la Statis-

tique lui donnait la méfiance de cette science en papier. Il avait vu des fétichistes du chiffre appuyer pour que ça entre dans leurs colonnes. La célébrité de M. Bernar, sociologue, datait d'une conférence au Musée social (5, rue Las-Cases, Paris VIIe) :

Établissement de la relation entre l'automatisme mécanique, le taux du salaire et l'effectif ouvrier dans l'industrie textile.

M. Peltier avait classé des kilos de questionnaires: Sans réponse: 31 %. Réponses incomplètes: 27 %. Sur le 42 % de réponses pleines, M. Bernar avait établi ses affirmations :

Messieurs,

J'ai réglé mes outils, essuyé mes instruments...

M. Peltier pensait :

— Et les 42 % ont-ils, avant de répondre, essuyé leurs instruments, réglé leurs outils ? La preuve ? Il faut s'en fier au papier. Qui donne la garantie de l'honnêteté des contrôleurs de la vérité ? Il faudrait des contrôleurs de contrôleurs. On doit, en Statistique, croire à la conscience du monde et faire acte de foi. Combien d'administratifs n'ont pas le temps, ou pas le goût, s'en moquent

et aiment mieux jouer aux cartes qu'établir le chiffre exact. La probité d'un savant sur statistiques est à se servir avec sérieux de la fantaisie des autres.

Par ces raisons, M. Peltier se décidait à chercher d'abord des constatations directes : Calepin n° 3.

Sorti de l'hôtel où il avait pris logis, il vit M. Dercruysse, filateur de cotons simples et retors, au pied de la noire statue commémorative du siège de Lille :

Aux Lillois de 1792
Hommage de leurs concitoyens
1842

localement désignée : la Déesse.

M. Peltier connaissait cet industriel mais l'évita, car il le rangeait au carnet n° 2 : *Témoignages*. Il refusait d'accepter la chance dans une enquête et pensait qu'une magnifique discipline vient par l'habitude de faire les choses non comme la fortune l'offre, mais comme on le veut.

L'enquêteur tourna la grille de garde du monument funèbre. Le hasard malicieux mit de l'autre côté M. Dercruysse en marche. La tranquillité de cet homme abreuvé de bière était grande. Il souhaita au Parisien la bienvenue locale :

— Quelles bonnes nouvelles ?
rendit le salut de M. Desroussaux-Delcourt, filateur de lin, et dit :

— Un filateur décoré. Il s'est mis dans le comité Mascuraud comme les gens du Midi. Il va à la Préfecture. Ça lui fait du tort. On croit qu'il est mal dans ses affaires.

Il salua d'autres fabricants et s'excusa de marcher vers M. Delebarre-Delesalle, tissage de fil et coton. M. Peltier entendit :

— Je vous ai téléphoné ce matin. Dans les Géorgie longues soies, le prix des filets...

Ces deux hommes de grande fortune, dont l'un tissait ce que l'autre filait, parlaient sans aucun remuement de leur grand corps où beaucoup de viande tenait sur les os. M. Dercruysse revint :

— Le car est passé. Dans les affaires, il faut profiter des occasions. Les gens qu'on rencontre, c'est autant qu'on ne devra pas chercher. Des cars, il en repasse.

M. Peltier dit son occupation :

— Je suis chargé d'une enquête dans le département sur diverses questions.

Méthodique, il n'en posa qu'une :

— La rareté de la main-d'œuvre.

Tant d'ordre dans le discours ne suffisait pas à

déterminer M. Dercruysse à la parole. M. Peltier cherchait comment intéresser cet homme indifférent aux décorations. Il se fia à nommer la fortune:

— M. Pyerre Bernar...

— De la banque Bernar ?

— Oui.

Le tramway passait. L'enquêteur s'y assit à côté de l'industriel et frappa son second coup :

— Alors, la pénurie de main-d'œuvre...

M. Dercruysse s'animait un peu :

— Vous direz à M. Pyerre Bernar que s'il veut placer des enfants, j'en prendrai assez bien, pour lui faire plaisir...

M. Peltier, attentif au-dessus du bruit du tramway, était gêné par la parole d'une dame en noir qui parlait, les mains jointes, à une fraîche fille vêtue d'étoffes sévères boutonnées jusqu'à soulever ses joues roses. Des mots dominèrent dans le chuchotemeut de la dame aux mains de prière :

— Quand on a vu les religions antiques... Au moins la nôtre... Elle nous élève.

A voix lente, M. Dercruysse instruisait l'enquêteur :

— Il y a des maisons où le personnel diminue. M. Desrousseaux-Delcourt a perdu quatre-vingts mains l'année dernière à sa grève des peignerons.

Il ne les a pas encore remplacées. On monte trop de filatures, surtout de coton. Le père Leclercq disait :

“ Prenez un imbécile et mettez un million au bout, vous avez un filateur de coton. ”

C’est vrai dans les gros numéros. Fils de patron sera patron. Des patrons ont dix garçons. On monte des broches. Il y en a en France un tiers qui tournent de plus qu’il ne faut pour les métiers qui battent.

La dame qui avait vu les religions antiques recommandait, à la bien portante demoiselle, une fille en perdition :

— Si vous pouviez lui faire un peu de bien.

Un IIe classe osa sur un autre sens ces pieuses paroles et chanta :

— Ça fait du bien par où ça passe.

La forte voix d’une femme copieuse accélérait un récit d’où émergeaient des mots de grand usage :

— Alors, que ch’dis... Alors, al m’dit... Et mi, que ch’dis... Saveu... Ça, al m’dit... Mi, ch’dis...

M. Dercruysse plaignait la condition des autres :

— Dans certaines maisons, on ne peut plus parler aux ouvriers. Pour un rien, ils demandent leur compte. Ils savent qu’une heure après, ils seront embauchés ailleurs. Le chômeur ne vient plus à Lille. Il va aux mines.

L'enquêteur demanda cette chose précise :

— Le pourcentage du déficit de main-d'œuvre dans la filature ?

L'industriel descendait route de Dunkerque, devant son usine :

— Dites à M. Bernar que je le renseignerai pour le coton. Là, je sais quoi. Venez mercredi matin.

La plaine furtive au fond des rues latérales donnait à M. Peltier le goût de la voir largement où les maisons finissaient. Il marcha jusqu'à la route d'Englos d'où la vue était totale. Un champ retourné étendait jusqu'à une prairie pâle sa coloration dégradée. Le labour parallèle à l'horizon versait du côté de la route ses pentes ombrées qui posaient au premier plan une teinte majuscule, diminuée dans la distance, par la réverbération du jour sur le miroir d'eau au creux des sillons. Ceux perpendiculaires à l'horizon prenaient la lumière de droit fil ; la terre y paraissait blanche. La décomposition de la verdure ornait plus loin des champs où les betteraves déployaient leurs fanes vert et or jusqu'au pied des grands arbres en garde autour d'un château de briques.

Un dessin sombre de branches fumait en haut des peupliers rigides. La plaine allait en pente vers les usines du Marais dont les suies nourrissaient

la ténèbre industrielle au fond de la Flandre agricole.

Après un geste de la brise dans la mousseline des nuages, un œil de ciel regarda la terre, et la lumière droite perça le vent illuminé. Les chaumes neufs d'un village de meules luisaient, hauts sur le sol feuillu touché de vert pourri. De grands arbres au tronc aîné à tout homme vivant écrivaient leur ombre momentanée sur la plaine rose du baiser du soleil. Un corbeau vola, puis la goutte d'or d'une feuille qui tombe.

L'attentif cherchait la raison de cette douceur créée en lui : l'ombre obsédante au fond de la lumière brève ? l'humidité, ce froid qui fait humble ?

Silencieux jusqu'à la moëlle des os, il s'étonnait de cette étreinte du pays : l'angoisse de la plaine. Le vent grandi essuyait l'espace où la vue reculait. D'une maison paysanne : " Estaminet. A Saint-Martin ", un enfant sortit pleurer, poursuivi par cet ordre de silence :

— Tais-teu, brayous !

Assis sur les cailloux pavant le seuil, il se consola par se salir.

Des déracineurs, attaquant un champ de betteraves, choquaient pour en précipiter la terre, les pivots arrachés. Ils regardaient M. Peltier, à

l'immobilité sans justification, puisqu'il n'entrait pas à l'estaminet : " A Saint-Martin ". Il n'y en avait pas d'autre avant cinq cents mètres : " Aux Trois Chênes ", vers Ennetières.

L'enquêteur revint sur la route de Dunkerque où les maisons ouvrières alternaient avec des usines et des murs de parcs, hermétiques sur la richesse abritée. Une grille forgée invitait le regard sur une allée de grands arbres droite au château : pierre blanche et briques rouges ; des marches s'élevaient vers les portes de glaces. Le mur d'enceinte souillé par un fossé d'eau usée reprenait sa garde jusqu'à l'entrée d'une teinturerie. Une fabrique d'engrais de laine alimentait une puanteur tenace malgré le vent actif.

Le sabot d'un cheval, grillé par le fer rouge, donnait l'odeur vive de la corne brûlée. M. Peltier regarda le geste accéléré du frappeur remuer au fond de la forge l'ombre trouée par le feu. Le charron, perçant à chaud un timon à la place des ferrures, produisait un parfum de flamme de bois. Des roues sans jantes rayonnaient au bord de l'échoppe où glissaient les varlopes emportées par les bras nus. Devant ces métiers, aux gestes semblables depuis avant Jésus-Christ, l'enquêteur ne perdait rien de la douceur prise à aimer la plaine

où la nuit tombait. La terre humide aux sillons luisants et un feu lointain donnaient l'illusion des deux plus belles choses du monde : la vague et l'étoile.

La foule libérée par le sifflet des usines attaqua la sérénité. Devant la filature Dercruysse, les appels chuintés du Nord :

— Vins chi, ti !

rassemblaient les gens de même destination.

Une fille occupée à un billet disait son blâme aux curieuses :

— Queurieusse !

Une qui demeurait à Fives demandait .

— Teu vas à Fife, Rosse.

Rose y allait.

M. Peltier se mit debout dans le tramway où les ouvrières s'asseyaient, tenant sur leurs genoux le panier des vivres et le bidon du café. Elles parlaient peu, leur bavardage défait par la journée d'usine. Du déchet restait aux cheveux de celles non recoiffées pendant les derniers tours de broches. Une femme de quarante ans dormait, sa fatigue complétée par le bruit du tramway. L'habit de ces gens de fabriques rendait la poussière des filatures de lin et le duvet des filatures de coton.

Une religieuse remuait deux doigts sur les

grains du chapelet et ses lèvres à la prière. Les femmes debout entre les banquettes, laissaient libre devant elle la place de bouger les pieds. Le regard fixe, elle accélérait le remuement de ses lèvres laborieuses.

La voiture posa charge. Les ténèbres des rues au sol liquide diminuaient par les lumières des estaminets matées de rideaux. Des ambulants annonçaient dans Wazemmes leur marchandise sur roues :

— Les poires Saint-Mathieu à deux sous le kilo !

L'enquêteur prit note.

Une crécelle relayait le cri :

— Des moules ! Des moules !

La vendeuse râblée engageait à l'achat les femmes des portes :

— Sont parquées, saveu. Pouvez avoir confiance.

M. Peltier lisait les enseignes :

Estaminet... Estaminet... Estaminet.

Ah ! une *Boulangerie.* Du pain blond derrière la vitre nue.

Un vieillard courbé jusqu'à mettre le visage sur son bâton subissait à un cabaret : " On loge " l'interdiction d'entrer. Des guenilles de friperie

Il fut de son avis :

— Ça, c'est sûr. Encore une chope.

Elle accueillit un client :

— Qué nouvelles, Cheorche ?

L'homme dit :

— Un ch'nief. Il fait cru à c't'heure,

indiquant ainsi le temps humide contre lequel il était mal vêtu d'un paletot à col relevé ; il ajoutait le haussement des épaules pour se protéger jusqu'aux oreilles. Délivré par la chaleur aimable, de se ratatiner, il sembla grandir de moitié, approcha le godet de sa bouche et l'y versa brusquement, la figure face au plafond, pour donner descente directe au liquide précipité. Il posa son verre :

— Un ch'nief !... C'est à ti ch'l' femme qu'est à l'rue ?

Un buveur assis sous le cadre de la :

Loi tendant à réprimer l'ivresse publique

dit :

— M'femme al' est à s'maison.

Invité :

— Teu bois un verre, Coppenolle ?

il se leva en deux efforts et ne trébucha qu'auprès du comptoir où il se cala du coude, posté pour répondre :

— A t'mode, Cheorche.

A la question :

— Un ch'nief ?

George montra les hommes paisibles devant leur bière annoncée sur la vitre :

Bière Mathées-Lespagnol

— Ils ont du plaisir.

Puis il demanda nouvelles de :

— Ch'll' homme qui travaillôt au gaz ?

L'invité au râble épais réfléchit :

— Lundi, on a bu eune chope à deux. Ch'l'ô cor'vu le mardi. On a bu eune chope avec ch'belge Liectevout.

— Ch' l'ô vu hier. On a bu eune chope.

George, remettant sa bouche de droit fil au gosier, y lança le genièvre, puis obéit à l'heure :

— Me faut aller,

car il travaillait de nuit.

Un enfant d'une tranquillité de cadavre pesait peu au bras gauche d'une femme occupée à mouiller ses lèvres à la bière. Elle sortait, par un brusque bercement, d'une immobilité aux yeux mi-clos devant son verre épais.

M. Peltier désignait l'invité qui retrouvait sa place :

Il fut de son avis :

— Ça, c'est sûr. Encore une chope.

Elle accueillit un client :

— Qué nouvelles, Cheorche ?

L'homme dit :

— Un ch'nief. Il fait cru à c't'heure,

indiquant ainsi le temps humide contre lequel il était mal vêtu d'un paletot à col relevé ; il ajoutait le haussement des épaules pour se protéger jusqu'aux oreilles. Délivré par la chaleur aimable, de se ratatiner, il sembla grandir de moitié, approcha le godet de sa bouche et l'y versa brusquement, la figure face au plafond, pour donner descente directe au liquide précipité. Il posa son verre :

— Un ch'nief !... C'est à ti ch'll' femme qu'est à l'rue ?

Un buveur assis sous le cadre de la :

Loi tendant à réprimer l'ivresse publique

dit :

— M'femme al' est à s'maison.

Invité :

— Teu bois un verre, Coppenolle ?

il se leva en deux efforts et ne trébucha qu'auprès du comptoir où il se cala du coude, posté pour répondre :

— A t'mode, Cheorche.

A la question :

— Un ch'nief ?

George montra les hommes paisibles devant leur bière annoncée sur la vitre :

Bière Mathées-Lespagnol

— Ils ont du plaisir.

Puis il demanda nouvelles de :

— Ch'll' homme qui travaillôt au gaz ?

L'invité au râble épais réfléchit :

— Lundi, on a bu eune chope à deux. Ch'l'ô cor'vu le mardi. On a bu eune chope avec ch'belge Liectevout.

— Ch' l'ô vu hier. On a bu eune chope.

George, remettant sa bouche de droit fil au gosier, y lança le genièvre, puis obéit à l'heure :

— Me faut aller,

car il travaillait de nuit.

Un enfant d'une tranquillité de cadavre pesait peu au bras gauche d'une femme occupée à mouiller ses lèvres à la bière. Elle sortait, par un brusque bercement, d'une immobilité aux yeux mi-clos devant son verre épais.

M. Peltier désignait l'invité qui retrouvait sa place :

— Pourquoi sa femme n'entre pas ?

— S'n' homme ne veut point. A ferait mieux de rester à s'maison. Ch' est point c'gros. C'gros ch'est Coppenolle. Becquet, ch'est c'ti qui parlô à c't'heure d'affaires d'coulonneux.

Elle indiqua une figure à gros os derrière la fumée de la longue pipe de terre.

M. Peltier demanda :

— Une chope. Une petite.

et il écouta la cabaretière dire son estime :

— Il travaillô à l'tissache. Y'a d'l' poussière. Faut ben qu'il boive s' chope. Ch'est pas qu'il boit tant, saveu ; il ô eu deux petits ch'nief ce matin ; ce soir : deux chopes. On peut point dire que ch'est un homme qui bô. Mais s'femme al'sait point s'arringer avec li. I disô :

« Je peux boire. Li manque rin. La dame de conférence li donne du chucre, du pain, des capotes pour l's'infants à l'hiver. »

Il a raison ch'll homme. Quand la dame de conférence passe à s' maison, l'ouvrier peut bin boire s'chope.

M. Peltier nota dehors : Catégorie professionnelle : Tisseur. Cote n° 25, Plaisir, un jour : 0.30.

Puis à voix très douce conseilla la femme :

— Le petit va prendre froid. Couché, il serait mieux.

Elle recula sur le pavé où mourait la lumière des boutiques, et ouvrit grande sa bouche toute d'ombre par les dents manquantes :

— J'irô à m' maison si j'veux. Quand ch'll' homme aura tout bu, faudra payer l'crédit à s'quinzaine. Sur quoi que j'vivrô ?

L'offre de M. Peltier insista contre la femme étonnée qui enfin tendit la main. L'enquêteur continua le travail de M. Pyerre Bernar :

— C'est pas qu'il boive beaucoup. Deux chopes seulement, ce soir.

La femme, soumise par l'incompréhensible bonté, parlait :

— C'est un soulaud. Deux chopes ici, et deux à un autre cabaret. Si j'l' prends en sortant de c'ti ci, il me battra, mais il viendra à l'maison. Un homme qui bô, il va dans tant de cabarets qu'il y a su' s' route. Tant qu'il roule soûl criminel.

Un homme qui bô, c'est de l'misère. Su' quarante-deux francs de s' quinzaine, i m' donnô trente trô francs. Le reste qu'i dit, c'est pour li. C' quinzaine i me donnô trente francs ; i avô du crédit au débitant. M' faut vivre avec quatre infants. Les pommes de terre à deux sous le kilo.

On aurô un peu d'avance, on prendrô aux cent kilos : six francs dix sous.

— Et le beurre, demanda l'enquêteur, combien ?

— Quarante-huit sous l'pôt de deux livres, il est point bon. Si on pouvô mettre trois francs. Pinsez que le pain de trois livres de la Coopérative, c'est dix sous. Et jamais le poids. Le boulanger non plus, y'a pas le poids. C'est douze sous. Mais il fait crédit. Le pain y'a jamais le poids. Manque une tarteine, deux tarteines. Cha en fait à la fin de l'année.

— Vous prenez combien de pains par jour ?

— Deux. Et des jours un, quand m'n'homme est soûl. Alors, il mange point.

M. Peltier s'éloigna pour noter ces chiffres importants. La femme le suivait. Il demanda :

— Vous demeurez par ici ?

— Rue des Rogations. Cité Ui.

— A quel numéro ?

— Peut-être bien once. Demandez Rosalie Becquet. Une maigeon à quinche francs.

— Combien de pièces ?

— On a place pour rin. Faut relaver din s'cour.

Il la pria de porter au chaud l'enfant dont elle consolait le réveil :

— Mignon, mignon, Baptiste.

L'enquêteur tailla son crayon, et médita sur la misère des autres.

— Cette femme ? Trouver le moyen de vivre est-ce sa raison de vivre ? Son souci est le prix du pain et s'il y manque le poids d'une tartine. Quelle pensée mène cette race ?

Il eut l'effroi d'être au milieu d'un troupeau de bêtes. Une angoisse nouvelle doublait l'angoisse prise à adorer la plaine. Ici une plaine de misère. Mais quel soleil ? Il se redressa par le reproche de faillir à sa méthode : avide maintenant de trouver dans ces ténèbres la lumière de l'esprit, alors que sa mission était de vérifier une statistique et d'établir des monographies.

Appuyé au haut mur d'emprise de la filature Dercruysse, M. Peltier regarda la plaine changée de lumière. Le soleil restait à une blancheur d'œil d'aveugle par la taie des nuages. Une marqueterie de pâleurs demeurait fixe aux places où s'amincissait l'étamage du ciel. Des arbres, droits hors la terre noire, élevaient leur tourbillon de branches imitant les fumées industrielles en haut des troncs de briques. Les châssis fermés contenaient le ronflement de l'usine en marche.

M. Dercruysse vêtu, contre le duvet de coton, d'une veste de toile blanche, reçut M. Peltier avec surprise :

— Quelles nouvelles ?

L'enquêteur manœuvra :

— Vilains pavés pour venir ici. Dénivelés, gluants. Le pied y tourne. La difficulté du sol paraît développer chez les races du Nord les

extrémités que j'ai remarquées robustes chez les bœufs, les chevaux, les femmes.

M. Dercruysse ne s'animait pas à la défense de sa province. Il utilisa une broche à filer comme presse-papiers et expliqua :

— Le mauvais pavé d'ici, ça tient au sous-sol. Nous trouvons l'eau à trois mètres. La terre travaille toujours. Ça s'affaisse.

La gêne de parler hors la chose à laquelle tous deux pensaient établit le silence. Ils s'attendaient. M. Peltier avança de biais :

— Je n'ose espérer que ces papiers contiennent les chiffres que vous avez bien voulu promettre à M. Bernar.

Le filateur parut se souvenir :

— Ah ! oui. Mais M. Bernar veut faire quoi de ces renseignements ?

Heurté à la méfiance flamande, l'enquêteur n'y opposa plus de faire la bête :

— M. Bernar est sociologue. Il s'occupe peu de la banque Bernar et Cie, surtout dirigée par M. Max Bernar, son frère. Il se consacre aux questions économiques. Ses enquêtes ont été très remarquées, notamment celle sur l'

Établissement de la relation entre l'automatisme mécanique, le taux du salaire...

éditée chez Berger-Levrault. M. Bernar cherche aujourd'hui le rapport entre le salaire et la subsistance. Ceci l'amène à cette question :

Y a-t-il raréfaction de la main-d'œuvre dans l'industrie ?

Le filateur réservait son idée :

— Les renseignements pris chez moi ne suffiront pas. Aurez-vous les chiffres de mes concurrents ? Qu'ils arrêtent des métiers ou en montent de nouveaux, je le sais par leurs ouvriers qui viennent ici. Les miens ne quittent pas la maison. Vous pouvez le dire à M. Bernar. Ma dépense pour le personnel est exceptionnelle. Je connais des maisons où les retordeuses ne gagnent pas deux francs cinquante et les dévideuses deux soixante-quinze.

Il désigna un varouleur aux maigres bras nus qui se recroquevillait dans la cour contre le froid brusque au sortir des salles chaudes pour y mieux filer :

— Ce petit rattacheur a trente sous. Quand on paie les ouvriers, on en trouve. Mais pas à l'infini. C'est sûr. Mon père disait déjà :

“ Si j'avais eu tout le personnel que je voulais, j'aurais gagné un million de plus. ”

L'enquêteur prenait mine très déférente :

— Connaître le salaire payé par Monsieur votre père serait intéressant. Cela nous donnerait un graphique non à publier comme: "Paie des fileuses chez M. Dercruysse depuis 1890", mais à rapprocher d'autres graphiques pour obtenir les moyennes. Je suis chargé de rapporter des pourcentages généraux, non des budgets privés.

Tant d'affable insistance parut réduire la méfiance du filateur :

— Vous pouvez noter ça : il y a quinze ans, les retordeuses gagnaient quarante sous. Aujourd'hui on les paie trois francs cinquante. Elles sont plus malheureuses qu'avant. Elles ont cessé de prier. Il y a le cinématographe, le brasseur. A ma garderie d'enfants...

Il chercha le registre : *Crèche :*

— Cette semaine, onze berceaux occupés, sur vingt. Le lundi et le mardi ces petits ont la figure de la Mort. La veille, on les a tenus à bras jusqu'à des onze heures, minuit, à l'estaminet, au cinéma, dans la bière et le tabac. Voilà où va mon argent que je donne à mes ouvriers. Aussi, j'ai un principe: petit salaire, gros bienfait. Quand je dis que ma retordeuse me coûte 3 fr. 50 par jour, ce n'est pas 21 francs que je lui donne par semaine. Mais 15 francs, 15 fr. 50. Ça lui fait du bon cinquante sous

par jour. C'est assez. Pour un ouvrier, je compte douze cents francs par an. Plus, serait dangereux. Vous perdez le contrôle de l'argent laissé à l'ouvrier. L'homme se soûle, il vous revient incapable de travailler, sans avoir mis du pain chez lui. Plus vous payez l'ouvrier, plus il est mauvais, plus il détruit sa famille. Je réduis le salaire et j'augmente les dons, en pain, vêtements, charbon. Cela profite aux enfants. Le haut salaire ferait le père ivrogne. Les ouvrières aiment mieux que leurs hommes gagnent trois francs cinquante ici que quatre francs ailleurs ; parce que moi, au bout du compte, ça me fait quatre francs cinquante. Elles savent qu'elles verront venir Mme Dercruysse et M. l'abbé Eucher qui a bien raison : " Moins le travail est rétribué, plus il plaît à Dieu. "

L'enquêteur voulait cette précision :

— A combien estimez-vous la dépense au cabaret ?

Le filateur fuit par la formule locale :

— Je ne saurais pas dire au juste,
puis revint :

— Un homme y laisse le dimanche cinq francs, autant le lundi, quand il les a. Certains, le lundi, perdent leur journée d'usine. La femme dit: " Tu travailles pas, moi non plus. On en profite à deux."

Pour conserver le personnel, on doit faire la semaine française : arrêt le lundi à quatre heures au lieu de six heures. Ça vaut mieux que de tourner pour gâcher du fil.

Dans les nouveaux venus, je connais vite les débauchés, par les saisies de salaire. Dès que la saisie-arrêt l'a retrouvé, l'ouvrier part s'embaucher ailleurs jusqu'à ce que la saisie-arrêt le retrouve. Je n'ai jamais vu de saisie-arrêt de cabaretier. Mais du boulanger, du propriétaire. Le cabaretier est réglé premier. L'ouvrier y va en sortant de la paye et aime mieux se passer de pain que de genièvre. Ce serait un grand mal d'augmenter les salaires, tant qu'on n'aura pas supprimé les estaminets.

M. Peltier obtint encore la promesse de chiffres nets et l'adresse d'autres filateurs et tisseurs. Il pensa leur écrire pour demander audience puis achever la journée à vérifier, aux archives de la Chambre de Commerce, l'historique du prix du beurre, car les blancheurs d'étain disparues des nuages serrés en voûte noire que les cheminées d'usines atteignaient de leur fumée, il pleuvait. Les flaques des trottoirs de scories obligeaient à la marche oblique vers les endroits secs.

Mais l'enquêteur écouta encore l'appel destruc-

teur de sa méthode. Ravi en réalité, il suivit le chant grave de la présente misère. Les rues de Wazemmes le surprirent par leur chaussée vaste à cette heure où l'usine tenait l'ouvrier. Derrière les châssis, opaques à hauteur de tête et clairs en haut, les poulies dévidaient les courroies. Par le tournement des broches et le battement des métiers, un fleuve de bruit coulait dans les rues désertes.

Devant l'usine à gaz, un enfant sévère regardait les éteigneurs arroser le coke rouge. M. Peltier parla à ce petit dont la tête nue fut à hauteur de son genou :

— La cité Ui ?

Les yeux, aussi graves que ceux d'un vieil homme, se tinrent fixes sur l'enquêteur baissé pour aider la réponse de ce gamin si propre à ne jouer que de contemplation :

— Tu ne sais pas où c'est ?

La tête aux lèvres closes nia, remuant les cheveux raides. Tondu, il aurait été si petit.

Une bande de garçons brusques passa, chantant :

As-tu vu Bismarque
A la porte de sa maison
Qui battait sa femme
Avec un bâton ?

Ils répandaient dans la rue boueuse leur tumultueuse récréation d'entre l'école finie et la maison encore vide. M. Peltier demandait au mignon taciturne :

— Maman est à la fabrique ?

La tête farouche s'inclina.

L'enquêteur trouvait plus de renseignements auprès d'un porte-bêche, qui posa l'outil :

— La cité Ui ? C'est-il pas cette cour avant d'arriver place Casquette ? Près de l'usine au gaz, c'est la cité Stievenaert. Après, c'est une cour sans nom. Et puis la cité Delattre, la cité Liebaert et au bout la cité Vantorhodoudt. Vous êtes sûr que c'est dans la rue des Rogations ? Des cités Ui, il y en a partout. A Saint-Sauveur, à Moulins-Lille, à Fives aussi.

— Et des jardins, dit l'enquêteur. Il y a de beaux jardins par ici ?

L'homme qui gonflait d'une main la bavette de son tablier bleu mit l'orgueil de son métier sur sa figure rouge, à peu de poil :

— Au long du boulevard, il y a encore assez bien de riches maisons. Et sur Canteleu, les jardins des châteaux.

Épaulant sa bêche, il fit route avec M. Peltier :

— Des cités dans la rue des Rogations, pour

bien dire, il n'y a que de ça. Vous s'abusez pas ? C'est bien cité Ui ?... Quand vous voudrez.

Au-dessus des entrées de passage, l'enquêteur lut les noms indiqués :

Cité Liebaert... Cité Delattre.

Des alignements de maisons basses répétés de chaque côté d'un pavage à ruisseau perpendiculaire sur la rue. Une fille poussait de l'eau noire avec un balai où sa tête n'arrivait qu'à moitié du manche. Elle peignait la boue indestructible, son effort de propreté parvenant sur la saleté à un dessin. Les bras nus des femmes battaient l'eau bleue des lessives.

Ah ! Cour Ui. Cette fissure entre deux estaminets. M. Peltier crut devoir y entrer de biais. Mais il y trouva place à avancer de front. La chaux ancienne ne laissait au mur salpêtré qu'une souillure verte, percée du noir des briques aux places basses du frottement. Dans la cour cloisonnée de linges pendus, l'enquêteur courbé, recevait des gouttes et l'odeur du savon. Il découvrit Mme Becquet qui donnait à son travail de repassage la clarté de la fenêtre déshabillée de rideaux sur la cour close de murs comme un puits. Il pensait :

— C'est bien le numéro onze. Elle en doutait.

Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas dit que c'était près des cabinets ?

Il les voyait : une lunette pour douze maisons. Rosalie Becquet arrêta de presser le linge et se tint déhanchée, le corps sur une jambe et la tête basse entre les épaules obliques. M. Peltier ouvrit la porte. Baptiste couché cria. L'ombre du fond du logis absorba la femme. L'enquêteur penché distinguait lentement les murs touchés par la ténèbre. Il attenta à la confiance de la nourricière qui garnissait de lait un biberon :

— J'étais inquiet que votre mari ait trop bu...

Les voisines sortaient. La femme au biberon regarda orgueilleusement M. Peltier :

— Il boit pas. Dans c' cour, il y en a bien d'autres qui boivent. Qui restent couchés tout le lundi et que le mardi ils peuvent pas encore aller au travail. Il y a ce Belge...

Cessant la pitié devant les voisines, M. Peltier aidait l'amour-propre de cette épouse :

— Les Belges, ça on le sait. Ils se feraient mourir pour du genièvre.

Et il proclama :

— Vous avez un mari raisonnable.

Une femme de quarante ans venait à pas lents comme si elle ne souhaitait pas arriver vite, mais

elle tendait son cou entouré d'un linge bon pour la lessive. Elle mi-riait, haussant ses pommettes au rouge éteint de crasse.

Passant sa tête à bonnet sur l'épaule de l'enquêteur, elle dit à voix de genièvre :

— Y' a pas d'empêchement ?

La nourricière l'invita :

— Hilie Bobbe, une jatte ?

et à M. Peltier :

— Une goutte de café. Mettez-vous Monsieur.

Hille Bobbe offrait sa part de politesse :

— Je vas quierre le sucre.

Elle revint avec quatre morceaux blancs au bout de ses doigts à la peau ridée de lessive, puis fit les trois pas vers la porte n° 9 où son frappement eut réponse :

— Qui qui buque ?

— Mi.

— Qui Mi ?

— Mi que ch'dis.

— Eh ben, intre.

Elle entra pour cet accueil :

— Ah ! c'est ti, Hille. Qué nouvelles ?

— Y' a eune goutte de café chez Rosalie. Faut venir.

L'invitée, sortie, abrita d'une main son cou.

M. Peltier vit son pouce mutilé en filature, la chair frisait à la place de l'ongle. Tassée de fatigue, elle traînait sa chaise à fond de bois. Elles furent trois à vouloir que M. Peltier s'assît :

— Mettez-vous. Mettez-vous.

Il se mettait. Baptiste criait dans son berceau de planches où un rideau de toile le vouait aux ténèbres. Mme Becquet ajoutait au biberon du sirop blond dans une fiole blanche.

M. Peltier fit sa voix affectueuse :

— Il est malade ?

— Ben non, dit Hille Bobbe, avec admiration. Il braie trop. Pour les brayous, un peu de dormant ch'est fin bien. Avant, on avôt un pavot. Deux sous. Cha faisôt du dormant pour eune semaine. À c't' heure, pour le pavot, faut un papier du médecin. Mais le pharmacien il donne du sirop de pavot. Ch'est quatre sous. Les médecins, ils connaissent rien aux infants. Quand faut faire s'n'ouvrache et pis core aller à l' fabrique on peut point tenir s'n' infant pour qu'il braie plus. Il se tuerôt à braire.

Baptiste, promptement stupéfié, retombait au sommeil conseillé par Hille :

— Garçhon, faut être sage, Garçhon.

Sur le poêle noir chauffait la permanente

cafetière d'émail. Rosalie Becquet y ajoutait de la chicorée.

M. Peltier voyait, en ornement au mur, des têtes sourire dans les calendriers enluminés des petits épiciers. Hille, diminuant les chuintements du langage horrible, cessait de dire : ichi, pour : ici.

— Vous venez point souvent par ici. Vous êtes din le commerce ? pour des phonographes ou des machines à coudre ?

L'enquêteur prit à l'indigence de sucre l'occasion d'entrer dans son amitié. La pièce offerte à un petit de cinq ans le fit se serrer contre le maigre feu qui ne brûla pas ses nippes. Hille le dépêchait :

— Il sait bien. Mais il est saisi. Rien que du sucre avec ça, c'est trop. Pour quinze sous, on a un kilo. Habile ! Guestafe. Teu prindras deux kilos. Qu'il y en aura ! Qu'il y en aura ! Il te restera dix sous. Donne li l'boutèle, Rosalie. Teu prendras dix sous de ch'nief. Pas à c' cabaret d'*Tape Autour*, c'est pas d'braves gins. A l'épicier.

Gustave partait lentement. La voisine à figure de fièvre demanda :

— Pourquô que c'est pas de braves gins à c'cabaret d'*Tape Autour ?* L'bière est bonne. L'autre semaine, m'file était point malate ; j'allô

core à l'fabrique. M'n'homme i rintrôt in même temps que mi. L'soupe point prête ; avec un homme comme ça sur vous, on peut rin faire. On n'a déjà pas de place. Alors je li dis : " Va boire eune chope. " L'soupe prête, il étôt point revenu. J'ons été l'querre à c'cabaret d'*Tape Autour*. Alors il me dit : " Ben, bois eune chope "...

Rosalie Becquet indiquait sa prudence :

— Mi, j'invoie point m'n homme au cabaret. Je li dis : " Mets teu et fume t'pipe. " S'il reste six sous de dimanche, on va quierre eune canette. On boira tous.

La bouche ouverte de fatigue, Rose Wacrenier montrait ses dents abîmées par les grossesses sans soins. Très peu de cheveux lui restaient qui tenaient en chignon par un peigne au coin cassé. Ayant écouté à travers le mur mince, elle dit :

— Elle tousse,

et partit à pieds traînés.

Hille remua les chairs ombrées de crasse de son visage dominé de chiffon blanc :

— C'est s'petite file qu'a la broncho. Ça li passera. Elle l'a déjà eue.

Une femme sévère continuait dans la cour sa laverie. Rosalie Becquet lui offrit :

— Eune 'tiote jatte ?

La buandière montra des deux mains le linge émergeant du baquet de bois. Hille la blâmait à voix sifflante :

— Ça, elle est fière. C'figure à poquettes.

Rosalie lui donnait estime :

— Elle est pas fort belle, mais elle est fort travailleuse. C'est pas avec la beauté qu'on travaille. Elle tient bien ses infants. Toujours elle lave. Un homme qui boit pas, c'est facile à tenir. Mais les infants et les hommes soûls !

— Faut pas, dit Hille Bobbe, qu'elle lève tant le nez sur nous. S'n'homme à sin syndicat, c'est des chopes. Quand il va vir le secrétaire, qui tenôt un débit, c'est encore une chope. Elle prind de la dame de conférence et de Monsieur l'abbé, et de ma sœur, comme mi.

Rosalie dit la nécessité :

— A c't'heure, elle a core cinq tiots infants. Mais din l'temps qu'elle avôt que deux, elle allôt point à la messe. Mi' ch'sais.

Hille en choisit une autre :

— Si on invitôt la mère Wassingue ?

M. Peltier la vit passer : menue vieille aux rides ornées d'écorchures. Elle tenait une toile à laver, de si peu de différence avec elle qu'on eût dit

qu'elle avait de ce côté le bras plus long. Les veines lui sortaient des mains comme si elles s'ennuyaient dans sa peau.

L'attentif la regardait pencher lentement son vieux corps pour torcher la marche du seuil. Des enfants liquides autour d'elle semblaient des lavettes pour la cour où ils traînaient.

Gustave revenait à pleine charge, ses mâchoires sournoisement remuées écrasaient du sucre. Il en eut peu de reproche :

— T'as pas pu faire la route sans rien croquer. Et t'as bu eune goutte. Avec ce ch'tiot Hinri. Qu'i sont voleux ! Qu'i sont voleux !

M. Peltier dégustait avec une apparence de grand plaisir la boisson noire du five-o'clock de Hille Bobbe. Ému par tant de politesse envers lui, étranger, il s'étonnait de cette volonté de courtoisie en ce qui lui semblait la pleine misère. Les femmes riaient aux jeux de Gustave, cabrioleur pour un sucre, et le méditant pensait :

— Pourquoi les pauvres ne sont-ils pas tristes? Un enfant riche a-t-il plus de plaisir à jouer de choses coûteuses que ce petit traîne-ses-fesses à battre avec une rognure de balai les flaques de lessive ? Quand Becquet rentre ivre, mais paie en poche, sa femme en est-elle plus navrée que

Mme Dercruysse si son mari revient agacé de discuter avec les clients, sans y perdre ? La misère ne serait-elle dramatique qu'aux yeux des riches ? Ils s'en émeuvent plus que les misérables ne la sentent. Et la pitié des riches, est-ce de la peur ? Il n'y a d'exactement misérable que le déchu. L'enfer ne me paraît point d'être pauvre, mais se souvenir d'avoir été riche ou souhaiter l'être.

Des enfants heurtèrent de leur course les baquets vacants. Un dix-huit mois, chagrin de ne pouvoir suivre, n'arrêta son cri qu'au milieu de la cour. Un marche-pas-seul cherchait à cropetons l'appui du mur. Amélie Hennion secoua ses bras pour en chasser l'eau et le ramassa :

— Ils t'ont core fait poum su tin cul !

Rose Wacrenier revenait au café. Elle s'inquiéta aux hurlements d'un enfant frappé de coups et d'injures :

— C'est core c'femme Coppenolle. Va me réveiller m'file.

Hille dit la valeur de l'âcre infusion de chicorée :

— Al le fait fin bien, saveu.

Un homme maigre avança dans la porte sa figure au nez osseux. Du poil sortait de ses oreilles et de son nez comme le crin d'un coussin crevé. Il demanda :

— Vous faut du pain ?

Mme Becquet le renvoyait :

— Nin.

Hille ricana.

— Il voudrôt eune jatte.

— C'est, dit M. Peltier, le boulanger ? Il vend combien ?

— Nin. C'est c'Becquart. Il êtôt rattacheur, saveu, au coton ? 3 francs dix sous. Et vingt sous que l'fileur i donnôt à l'quinzaine s'il avôt bin rattaché. S' femme fileuse au lin, 4 francs, 4 francs cinq sous. Al devôt rester à s'maison pour les petits infants. Al dit à s'n' homme : " C'est mi que j'vas aller à l'fabrique pisque je gagnô plus que ti. " A c't heure, c'est li l'femme ; il faisôt l'ménache et tout. Mais il vendôt le pain pour sin ch'nief. C'est un homme qu'a des yeux qui sentent mauvais.

M. Peltier vit les paupières chassieuses de l'ophtalmique cligner vers le café.

Il reprit l'enquête :

— Il vient donc beaucoup de marchands, ici ? Vendent-ils cher ?

Hille Bobbe donna son avis :

— C'est pas tant qu'ils vendent cher...
aussitôt attaqué par Rosalie Becquet :

— Hille, faut pas dire ça. C'Belge Liectevout,

il a eu un phonographe pour cinq francs l'quinzaine. Il a payé cinq fois. Une fois il a plus pu payer. Le marchand a repris sin phonographe. M'n' homme voulôt le prindre. Mi, j'ô dit : nin. Alors le marchand l'a laissé d'occasion à c'femme qu'est à c't'heure partie. Il l'laissôt pour 4 francs l'quinzaine. Quand il a su qu'elle déménageôt, l'marchand est core venu. A devôt tout payer. Si, Hille, j' dis qu'a devôt tout payer. C'étôt signé comme ça.

Hille rectifiait :

— Rosalie, mi ch' t' dis que le marchand l'ô repris, point parce qu'elle déménageôt, mais parce qu'al l'avôt buqué, et il étôt abîmé, al devôt payer tout.

Les femmes patientes continuaient de subir la question :

— Il en passe beaucoup de ces marchands ? Rose Wacrenier compta :

— Du monde pour prendre le pauvre argent de l'ouvrier, il en vient, il en vient. Il y a c'ti ci qui vend des accordéons, ch'll' autre des couvertures...

Hille épousait du bras droit un montant de la chaise où elle ne tenait, penchée, que d'une fesse :

— C'est le commerce. Mi, din le temps j'ô

aussi vendu. Faut que tout le monde vive. Alors, vous êtes point pour le commerce ?

— Je viens voir s'il fait cher vivre dans vos quartiers.

Hille remua son cou confit dans des chiffons et parla plus haut que les deux autres femmes :

— S'il fait cher ! Les pennetières à huit sous les cinq kilos. Cette année, il a beaucoup plu, la pennetière a mal poussè. Mais le burre...

Rosalie, assise immobile, les mains sur les genoux, ne remuait que la langue :

— Faut point dire ça. Pour l'burre, c'est moins mauvais que l'an dernier.

— A c't' heure.

Leur dispute sur le prix des choses fut heureuse à M. Peltier. Il nota ; elles se turent ensemble, indifférentes à qui parlerait la dernière.

Il les rassura :

— Je n'ai pas bonne mémoire. Alors, j'écris. Je marque toujours mes dépenses. Vous aussi ?

Rosalie Becquet ne répondait que d'un branlement de tête. M. Peltier rentrait son crayon :

— Vous dites ?

Obligée, elle parla :

— Din mon jeune temps, j'étô en service : vingt francs par mois, bien nourrie, bien couchée,

et tout, saveu. Mais quand j'allô aux commissions, me fallôt tout marquer. Deux sous de salade, fallôt marquer. A c't' heure quand on paye, ça sert à rien de marquer, mais au crédit, je marque.

M. Peltier les priait à collaborer avec M. Bernar :

— Inscrivez vos dépenses, comme quand Mme Becquet était en service. Elle vous montrera... Je vous donnerai deux francs par semaine.

Les femmes tenant un morceau de sucre en sucette au bout de la langue, y filtraient le jus de chicorée refroidi de genièvre.

Hille Bobbe accepta la besogne :

— Les écritures, c'est des affaires de riches. Ces femmes elles savetent point. Mi, je leur dirô. Mais j'ô point de carnet.

— Je vais en chercher.

A un : *Estaminet*, *Épicerie*, *Bureau de tabac*, l'enquêteur trouva des carnets à un sou et des crayons de bois blanc. Il nota les harengs saurs : deux pour 0 fr. 25 ; le saucisson de Boulogne : 0 fr. 60 la livre ; puis revint subir le regard de coin des femmes silencieuses. Les enfants baissaient la tête et prenaient ses sous à bras long. Qu'est-ce qu'elles venaient donc de leur dire pour qu'ils aient si peur ?

Préparant aussi loin qu'il pouvait la besogne, il tailla les crayons et dut les poser sur la table, car aucune main ne se tendait :

— C'est facile, voyez :

Beurre.

Lard.

Pain.

Viande.

....

Loyer... Vous payez au mois. Combien ?

Hille Bobbe frappa sur ses cuisses :

— Si on le paie point, on nous faisôt bien payer. Y' a pas d'avance.

A son sur-rire jusqu'au fond de la gorge, M. Peltier opposa du sourire patient et crut devoir répéter sa question ; mais Rosalie Becquet et Rose Wacrenier se décidaient au même moment :

— Quinze francs.

— Seize francs.

Hille rectifia :

— C'est tous quartiers à quinze francs din c'cour.

Rose Wacrenier se posa la main droite au creux de la poitrine :

— La main su s'conscience ; on n'est point minteux, à c't' heure. Quand je suis venu louer,

on m'a dit : « C'est seize francs. » Et puis on m'a laissé à quinze. C'est des quartiers à seize qu'on met à quinze, saveu. Et quatorze francs dix sous quand c'est près des cabinets.

L'enquêteur se penchait vers Mme Becquet devenue rouge :

— Vous dites ?

Elle nia son murmure :

— Je dis rin.

Le croquement de sucre de Hille faisait un bruit de groin de porc.

M. Peltier conclut :

— Vos loyers diminuent.

Rose Wacrenier leva une épaule et s'y abrita pour parler :

— A c't'heure ! La femme de Liectevout le Belge, il y a six ans qu'elle est ici. Elle a payé douze francs dans le temps. A l'autre cité Ui, des maisons à trois places, c'est dix-huit francs maintenant. Ici, pour quinze francs, on n'a que deux places en quartier, mais des grandes places. Mi, j'a quatre infants là-haut dans deux lits et on peut core passer entre les deux lits.

Rosalie Becquet décrivit son ancienne habitation à vingt-cinq francs :

— Aux maisons Vambrouck, on est mieux

qu'aux maisons Ui. Ici, il y a que Hennion qui paie vingt-cinq francs. Il a toute une maison.

— Et Wassingue, dit Hille, dix-neuf francs. Il a un quartier et demi. Deux places en bas, une en haut. Pour six enfants, c'est de la place.

M. Peltier put parler :

— Où habite M. Ui ?

Elles se le demandaient. Il les crut rusées et traqua leur réponse :

— Où payez-vous le loyer ?

Hille Bobbe mêla ses paroles au craquement du sucre :

— Ils viennent bien le prindre. C't'écrivain qui passe le dimanche. Un écrivain du notaire.

Rosalie Becquet, ouvrant un tiroir, ébranla sur la commode les bibelots gagnés aux tourniquets de la ducasse :

— Les infants muchent tout la din.

Elle extrayait, après fouille, une quittance au cachet d'acquit :

*M*e *Dorchies*, 42, *boulevard Bigo Danel*

M. Peltier nota cette adresse puis recommanda encore :

— Inscrivez bien toutes vos dépenses.

Il n'eut pour réponse que l'adieu des femmes

immobiles aux portes. Hille Bobbe se garait de parler en les y poussant :

— Faut savoir se décider.

L'enquêteur médita :

— Elles ne sont pas franches, ni moi. On atteint le gibier par ruse ; la vérité par mentir. Il faut la surprendre. Quelle affirmation est pure de doute ? Croire posséder la vérité, c'est parvenir à ne plus tenir compte des derniers scrupules. Quel ordre de silence la conscience donne au démon de l'affirmation ! Cependant, je suis payé pour remplir des questionnaires. Autant qu'un homme peut affirmer, j'affirme.

Il répéta la parole de Hille :

— Il faut savoir se décider.

Un marchand de pommes de terre bouillies passait, vieillard courbé au poids de sa marmite de fer-blanc. Son cri ajoutait au soir une douceur de flûte :

— Des pennetières, toutes chaudes.

M. Peltier creusait cette idée attristante :

— Me voici dans la réalité de la statistique et en plein mensonge. Ne pas être affirmateur facile, je l'obtiens de moi, mais comment l'obtenir des autres ? Heureux les fanatiques : “ Tu ne dis pas comme moi, je frappe ” ; ils parviennent à une

certitude, au moins pour eux. Mais moi qui ne frappe sur personne !

Il prosterna sa conscience :

— Fais de ton mieux.

et réfléchit :

— Dans l'art de faire parler les gens sur qui on voudrait avoir quelque chose à dire, s'identifier à eux me paraît la meilleure méthode du questionneur. Vivre à niveau de leur confiance. Devenir tisseur, épouser Hille Bobbe et habiter cour Ui. Cependant des enquêteurs passent, le crayon haut et se disent contents.

La justice doit être bien difficile, même pour les juges. Ils ont la ressource de la faire sommairement. En conscience, ils n'y arriveraient jamais.

Chaque rue s'ornait de la Vénus de Wazemmes : une femme qui tenait d'un geste de Vierge Marie un poupon, mais non fils unique comme Jésus ; un enfant marchait en tenant l'autre main; un s'assurait à la jupe ; les plus grands suivaient derrière.

Le scrupuleux continuait le dialogue avec sa conscience :

— Tu ne seras jamais contente ?

— Jamais.

Il cherchait quelle attitude utiliser contre Me Dorchies.

Dans le boulevard Bigo-Danel où finissait le quartier pauvre, des fenêtres endentellées abritaient le bien-être. Selon la mode lilloise de signifier au passant : “ Nous en avons de ça ”, des cuivres flamands et des céramiques exposés entre la vitre et le rideau oblique témoignaient de l'aisance domestique.

Au n° 42 :

Me Dorchies
Agent d'affaires.

ce receveur de rentes à l'habit noir notaire écouta l'enquêteur :

— M. Pyerre Bernar, de la Banque Bernar et Cie, est sollicité par des entreprises de ce département. M. Bernar voudrait savoir si la région peut supporter un accroissement industriel, si, par la rareté de main-d'œuvre, même l'industrie existante n'y est pas inquiète. Pour le logement, de quelle facilité disposent à Lille les gens des fabriques ? Quel est le taux des loyers ? Questions où j'ai su que votre compétence est grande et sur lesquelles je sollicite, au nom de M. Pyerre Bernar, votre avis.

Me Dorchies, grave devant le dos de cuir des vieilles reliures du droit, garda pour parler avec empressement la même immobilité que pour écouter avec attention :

— Je suis à la disposition de M. Pyerre Bernar. Il devra bâtir pour ses ouvriers. Vous allez comprendre la situation : l'invasion belge ne nous suffit plus ici. En ce moment, cinquante mille hommes arrivant à nos bassins miniers et métallurgiques seraient embauchés dans les vingt-quatre heures. Les mines pompent par trains ouvriers les campagnes qui, autrefois, alimentaient Lille. Depuis longtemps, Nœux a des mineurs autrichiens ; Courrières, des Arméniens, des Marocains. On voit des fez dans les rues de Sallaumines. Nos colonies nous colonisent. A la crise sardinière de Bretagne, les recruteurs des charbonnages ont ramené quinze cents Bretons pour gagner cinq à six francs par jour. Un petit mille est resté. Les autres sont repartis mourir de faim au bord de la mer. Dans toutes les mines, des galeries prêtes attendent les pics. A la verrerie de Masnières, des Allemands soufflent. Les tissages du Cambrésis et la métallurgie de Lourches-Valenciennes se vident, l'été, des partants aux travaux agricoles. Les gens ont ça dans le sang. Il faut qu'ils aillent. On leur dit qu'on ne les reprendra plus. On est bien trop content qu'ils reviennent. Par qui les remplacer ?

Le déficit de main-d'œuvre anémie l'industrie

française. C'est encore ici qu'elle est le mieux vivante. Dans la Somme, des usines sont fermées. Le mal nous atteint en dernier, mais il nous atteint. Le Nord fait assez bien d'enfants. Nous restons le pays de France le plus pourvu, pour cette raison encore que là où est l'industrie, là va l'ouvrier. L'usine de campagne meurt, aujourd'hui que les villages sont vides. Stationnaire en natalité, la France ne peut progresser ni se maintenir en fortune industrielle. Et on monte encore des filatures de coton !

Nous deviendrions une nation de patrons si les pays étrangers nous fournissaient des ouvriers, mais aujourd'hui les migrations sont tracées. Chaque nation garde ses mains pour sa propre industrie qui va vaincre la nôtre où des métiers s'arrêtent, faute de bras. A cette époque, Monsieur, où elle paraît florissante, la France n'a jamais été si bas. Elle a les pieds froids. On entend râler notre prospérité.

Le patron n'a de tranquillité qu'en mettant l'ouvrier sous clef, comme ses machines, pour qu'on ne le lui vole pas. Il le fixe aux corons d'usine. Connaissez-vous la filature Dercruysse ?

— Oui.

— M. Dercruysse fait bâtir, à la Croix de pierre,

vingt maison. Le devis est, pour chacune, à trois mille cinq cents, sans le terrain. Vingt et un francs de location. De l'argent à trois, c'est un sacrifice. Mais quelle tranquillité. Je suis à la disposition de M. Bernær...

— Merci, dit M. Peltier. Ces vingt maisons seront-elles par deux rangs de dix sur un pavé à ruisseau ; ce qu'on appelle une cour, à Wazemmes ?

Me Dorchies le nia avec simplicité :

— Non. La préfecture ne donnerait pas le permis de bâtir.

Il ouvrit le plan des maisons Dercruysse :

— Chacun a ses cabinets et sa pompe. Deux pièces en bas, deux au premier ; une pièce mansardée au second, et le grenier.

Les mains à poil blond du receveur de rentes firent sur le plat du bureau un lent remuement :

— Auprès de ça, Wazemmes, Saint-Sauveur, les Etaques, ça paraît cher là se loger. Mais que les industriels bâtissent, ça ne fera pas baisser le revenu des cours. J'en connais qui rapportent du vingt. On ne tire des maisons bourgeoises que du cinq, parce qu'on n'y applique pas, comme aux logements ouvriers, le principe que le bon paie pour le mauvais. Et après on s'arrange pour que le mauvais paie aussi.

Les ouvriers de Wazemmes veulent se loger près des fabriques. Les femmes aiment leur cour. Les cités ouvrières à vendre aux successions, sont vite achetées, surtout par des domestiques de grande maison. La fortune bourgeoise aujourd'hui ne vient plus beaucoup là. L'année dernière, j'ai adjugé quatre maisons à la cuisinière de M. Dercruysse. Moitié comptant, le reste hypothéqué. Ça lui rapporte du quinze, malgré les dégradations. On ne répare pas. On loue dégradé, le même prix. Vous ne trouverez nulle part de couvercle aux cabinets. Ils le brûlent. Mais on n'en remet plus.

Sur six cents quittances à percevoir par mois, Je n'ai pas vingt logements vacants. Les ennuis viennent du petit nombre de payeurs sûrs. On demande toujours, à l'ouvrier logé, dans quelle usine il travaille; on sait quel samedi se paie la quinzaine. Mes percepteurs vont chez lui en recette le lendemain matin, de bonne heure. Le dimanche à midi l'ouvrier n'a plus rien. Il paye qui vient premier et il reprend crédit.

Ayant assuré qu'il recommanderait à M. Pyerre Bernar de faire bâtir, l'enquêteur sortit et chercha pour le calepin n° 2 : *Témoignages*, la lumière d'un réverbère. Il commençait de pleuvoir. Une femme passa nu-tête, un enfant au bras, un au jupon. Un

garçon marchait derrière, à dix pas, vivant pour lui, cherchant par terre. Le paquet de misère chantait :

Il pleut, il pleut, bergère.

M. Peltier s'inclinait à l'héroïsme de cette maternité surchargée :

— Le peuple est digne d'amour, car en lui est la plus grande souffrance.

Il médita sur son enfance d'abord aisée par les bénéfices du commerce paternel. Puis la disparition du bien-être par la faillite, ce ne fut rien, mais la brûlure d'être connu pour le fils de M. Peltier, l'enfant qui n'allait plus en voiture. Quel soulagement de se trouver en autre pays dans un dénuement plus grand, mais parmi des gens qui ne savaient pas. Ah ! le malheur de se souvenir. Le méditant découvrait ceci :

— La différence de la richesse à la misère, le corps s'y habitue vite. Notre acceptation physique de tout est prompte. M. de Rothschild pourrait devenier terrassier. Il n'en mourrait pas. Il mourrait du souvenir d'avoir été M. de Rothschild. La misère est de l'esprit. La peau peut l'ignorer.

Le lendemain, M. Peltier eut cette lettre :

« Monsieur l'écrivain !

« Quand vous avez été parti Rosalie Becquet a rigolé ! elle prend vos sous ! et fait risée sur vous ! il y a des femmes qui ont plus besoin qu'elle ! celle-là pense qu'à traiter de soulaud ! les hommes des autres et le sien c'est le plus grand soulaud ! elle touche au bureau de bienfaisance ! et elle donne les bons à son homme qui les vend ! pour du genièvre ! vous s'abusez de lui donner de l'argent et de lui acheter du sucre ! !

« Une femme de la cour Ui qui a plus de mérite que Rosalie Becquet ! ! ! »

M. Peltier chercha de quelle utilité ce document pourrait être à l'enquête de M. Bernar. Il n'y trouva qu'à réfléchir ainsi :

— La sainteté n'est pas parmi le peuple. On y

trouve des femmes sans patience pour leurs enfants ; des charretiers qui frappent les chevaux du fouet autant qu'un cavalier mondain de la cravache. Mais le cavalier pourrait rester chez lui. Le charretier doit mener sa charge, faire sa journée. Le peuple transmet les coups que la misère lui donne. Il lui reste cette grandeur : qu'il porte la peine du monde.

Il s'étonna de ne pas se tenir à cette simple justification de l'ignoble :

— Le peuple est dans l'humanité, et toute humanité est en lui : mensonge, luxure, ivrognerie. La crasse en plus. La distinction du riche reste qu'il se lave.

Il sortit pour continuer l'enquête sur le vif et reconnut un nom répété aux vitres des estaminets et aux haquets à deux lignes de tonneaux : *Bière Mathées-Lespagnol.* Il connaissait par la conversation de M. Bernar ce brasseur qui lui paraissait d'une grande importance dans la misère du peuple. Il trouva sa brasserie rue aux Œufs. Entré par la porte aux camions, il salua un ouvrier qui pelletait de la drèche. Au repos sur son outil de bois, l'homme au corps solide dit :

— Le patron, y est par ici. Faut voir au bureau. La porte après.

Il pointa l'index :

— Parlez à M. Lespagnol.

L'enquêteur avançait à une ouverture étroite dans un mur épais, blanc de chaux récente. Une cuve bouillant à l'air libre alimentait la salle de brassage d'une vapeur où les hommes remuaient dans une apparence spectrale. M. Peltier reculait vers la porte où le brouillard de bière tirait devant la clarté de la cour un rideau blanc. La fumée du brassin émit un homme jeune vêtu pour regarder travailler. L'enquêteur prit la manière du commis voyageur qui nomme amicalement les gens qu'il n'a jamais vus :

— Bonjour, Monsieur Lespagnol. Je suis chargé par M. Pyerre Bernar d'une démarche à la maison Mathées-Lespagnol...

M. Lespagnol s'inclinait à cette référence financière :

— Mon beau-frère est à Paris. Mais si je peux faire...

Il indiqua dans la brasserie en œuvre les points où faire attention :

— Ici, une marche. Passez à droite; là, ça coule.

Du joint percé d'une conduite invisible dans le nuage enclos de murs blancs, l'eau chaude tombait au sol cimenté, ajoutant un gazouillis de fontaine

au grondement d'ébullition des cuves hautes sur les foyers. La bielle de la machine à vapeur accomplissait à bruit huilé son geste prompt.

M. Lespagnol s'excusa :

— On est un vieux bâtiment. C'est tous coins et recoins. Mais quand on a réputation de bonne bière, il ne faut pas changer la fabrication. Des brasseries modernes à vapeurs captées, où on voit bien clair, ne font pas la même marchandise que nous.

Il offrit, dans le bureau, une chaise :

— Mettez-vous.

Masqué d'un sourire, M. Peltier attaqua :

— ...L'enquête de M. Bernar doit connaître pour quelle part la bière intervient dans le budget ouvrier.

Penchant la tête entre ses bras levés, le brasseur répliqua le geste du Crucifié au mur :

— Je ne saurais pas maintenant vous dire au juste. Notre clientèle de familles est bourgeoise. Nous fournissons peu aux ménages ouvriers. Ils n'ont pas de cave. Prendre une demi-rondelle dans leur chambre, l'été ça se gâte. Maintenant on fait la bière en bouteilles. Ils commencent de l'acheter.

— Leur boisson est surtout du cabaret ?

— Oui. L'ouvrier n'a pas de comptant. Le

cabaretier fait crédit, pour la bière au litre. Le brasseur non, pour sa demi-rondelle ou ses bouteilles. Nous fabriquons à peu près cinquante mille hectos par an. Nos deux cents débits nous prennent chacun cent vingt rondelles de cent-soixante litres. On fait quatre rondelles de débit pour une de bière de maison. Une clientèle de familles ne fait pas vivre une brasserie. La table bourgeoise prend une demi-rondelle par mois.

M. Peltier admirait ces chiffres :

— Deux cents débits. C'est beau. Il faut ça. Il y a tant d'ouvriers.

— Oui. Mais il y a aussi beaucoup de brasseurs. On lutte au nombre de cabarets.

— Ainsi, dit M. Peltier je ne saurai la consommation du ménage ouvrier qu'au débit même. Pourriez-vous...

Son hyprocrite lassitude tronqua la phrase. M. Lespagnol commença une hésitation que l'enquêteur crut méfiance :

— Les débitants, je ne les connais pas beaucoup.

Il ouvrit la porte sur une pièce à guichets où sonnaient les pièces de cinq francs des cabaretiers et demanda :

— Monsieur Messe ?

Un comptable s'interrompit de recevoir :

— Vingt rondelles, cinq cent trente-huit francs, et répondit :

— Il est dans la brasserie.

Le petit M. Messe accourut sourire de toute sa rouge figure à ces paroles de M. Lespagnol :

— Vous mènerez M. Peltier dans nos débits...

— Ça va. Justement, me faut aller rue des Postes, à ce cabaret du Bien-Assis qui débitait que quatre-vingt-dix rondelles par an. J'ai mis un homme qui en vendra deux cents.

M. Peltier reçut du brasseur le salut lillois :

— Quand vous voudrez.

Dans la rue aux Œufs, M. Messe dit :

— On va à Wazemmes ? Allez. On va.

L'enquêteur se mit au rouchi local :

— A c't' heure, je vais avec.

La gelée permettait de marcher droit. M. Peltier montra qu'il connaissait le gluant habituel du sol :

— Y' a plus de bedoulle.

— Elle est durcie. On est fin bien à marcher.

— Et vous marchez. Hé ? Pour surveiller deux cents établissements ! Quelle activité !

M. Messe expliqua sa fonction :

— Je suis comme qui dirait le varouleur de la brasserie. Je vas et je roule pour chercher des débits nouveaux, changer les débitants quand ils

vendent pas assez. C'est pas un mauvais métier. J'aime bien être à l'air. Seulement, il faut boire. Quand j'arrive, on dit : " C'est le brasseur. Une tournée à son compte. " Mais je bois que de la bière. Vous êtes buveur de bière ?

— Oh ! oui.

— Moi, toujours de la jeune bière. Et rien que de la Mathées-Lespagnol. On n'a jamais mal à l'estomac.

Il salua un sergent de ville :

— ... Chour. Cheorche. Cha va ?

Rester en place dans ce pays humide, amollissait l'uniforme de l'homme terne qui chuinta un bonjour semblable. M. Messe dit la raison de sa politesse :

— Il faut être bien avec eux. Dans cent cabarets on a des femmes. Si la police était mauvaise, ce serait des ennuis. Quand on se bat et qu'on casse, ils viennent. Mais ils sont raisonnables. Ils empêchent pas le commerce.

Rue des Postes, devant l'estaminet " Au Bien-Assis " tenu par Depraetaere, M. Messe invita un déménageur guidant par une ficelle les deux chevaux de son capitonné :

— On boit une chope ?

L'homme augmenta cette offre :

— Deux.

La cabaretière brune, accoudée au comptoir, renseigna M. Messe :

— Depraetaere il est point là. Mais il va point tarder, saveu. Trois chopes ?

Ils les burent, assis sous les cadres verts des photographies de Depraetaere, de sa femme et de leur fils aîné. Le déménageur séchait son verre avec une promptitude imitée par M. Messe. M. Peltier l'essayait. La pompe gicla après l'ordre :

— Encore une.

Le déménageur rit ; sa tête, jetée en avant, parut heurter la table en même temps que fit son poing habitué aux chevaux :

— Vous avez eu du plaisir, l'autre matin ?

M. Messe devint grave :

— Il était temps. Ils devaient vingt rondelles et deux termes. Et ils emportaient le mobilier.

— Ça. Ils nous avôt dit de tout charger. Ils aurôt bien pris le comptoir. Ces Belges, c'est tous voleurs.

La voix avivée de Mme Depraetaere s'aida d'un frappement de chope :

— A c't'heure, mi ch'suis pelche.

Le déménageur la complimenta :

— Vous, c'est point l'même. Au jour de l'an, je vous ferô eune bise.

Il vida son verre :

— Me faut aller.

Son cri rafraîchi excita les chevaux au démarrage :

— Eh ! Hue !

M. Messe le loua :

— C'est un bon. Dans notre métier, il faut être bien avec les déménageurs. Quand un débitant endetté se sauve la nuit, ils viennent me chercher.

Mme Depraetaere réclama :

— C' papier del place au premier, que ce sot a tout abîmé. Vous avôt dit qu'on l'chingerait.

M. Messe parut consentir :

— Oui. C'est c' Penelle qui devôt payer. Et comment il va ?

— S'femme a point pu l'vir. On y a dit qu'il étôt mat à buquer s'tête au mur. Mais l'trique est toudi sû li. Les gardiens i l'abîment et pi i l' laissent pu vir.

M. Peltier croyait comprendre :

— Un fou ?

— Un fou bu, dit Mme Depraetaere. Il voulôt tirer trop de profit.

M. Messe le blâmait aussi :

— C'est un homme qui avait deja bu. Je le savais point, quand j'y ai donné c' cabaret. Il pissot l' ch' nieff.

Depraetaere entré, tint la porte ouverte à trois hommes vêtus des salopettes bleues des noirs, gens du fer. Aussitôt assis ils avalèrent la bière. Le cabaretier à barbe déployée devant une cravate flottante écouta M. Messe :

— Depraetaere, ce monsieur veut savoir comment ça se pratique dans un débit.

L'enquêteur précisait :

— Exactement, je veux connaître la consommation de la bière dans la famille ouvrière.

Un des ajusteurs posait, près de son verre, sa main gauche bandée de blanc. Le débitant acheva de remplacer les chopes et se versa un petit cognac, puis serrant le nœud de sa cravate noire, il accomplit un grondement de gorge :

— Aâââ,

lié au mot :

— Citoyen.

Sa pose oratoire à bras levés tint le milieu du débit :

— L'ouvrier, quand il sort de l'usine où on l'exploite tout le jour pour un salaire de famine, l'ouvrier, citoyen, il n'a, en rentrant chez lui que

sa misère et son chagrin. Toute la semaine, il boit de l'eau. Il sue et il boit de l'eau. Et le patron a dans sa cave du vin cher pour lui et ses amis. L'ouvrier, il y a que le dimanche qu'il goûte la bière. La classe ouvrière, citoyen, dans le milieu social pourri où on l'exploite, la classe ouvrière fournit tout son travail au capital, et le capital...

M. Peltier, imitant M. Messe, hochait la tête pour le même assentiment que les trois ouvriers aux verres lentement bus. Il prenait repos dans son enquête au spectacle du hurleur gesticulant qui se cabra à la demande :

— Une chope.

Tirer le bras de pompe sembla l'exact geste oratoire de sa parole continuée :

— Le producteur conscient...

A la porte brusquement ouverte, un homme pausa, rieur :

— Qué nouvelles ?

Il vint cogner à une table que Depraetaere écarta. L'homme exigeait la remise en ordre du mobilier :

— Ch'te dis que je passerô. Remets c' table, ch'dis.

Son index essayait de se tenir tendu.

— Quand il est bu, dit Depraetaere, y' a pas plus baudet.

L'homme réussit à s'emboutir entre les deux tables et rit :

— Je te l'avô ben dit. Baudet ! Eune chope !

Accoudé sur le journal, il parut myope d'un œil et presbyte de l'autre : lisant de coin, un œil sur le papier et un qui regardait par-dessus son nez. Puis il s'offensa du silence :

— Teu parles plus, à c't' heure. Teu peux parler. Mi ch' si chochialisse.

Et il mit, pour bien entendre, ses mains en cornet sur ses oreilles à grand ourlet.

Depraetaere ayant servi les chopes revenait au discours :

— Aâââ !

Dehors, M. Messe se frotta les mains :

— Avec dix hommes comme lui, une brasserie fait sa fortune. Aux réunions, le soir, il sert deux cents ouvriers ; il débite une rondelle et demie. Dans la journée, ça n'arrête pas ; il vient ceux qu'on a mis à la porte. Et les accidentés du travail ! Il les envoie au docteur Fiévet, qui donne toujours un mois. M. Fiévet vient riche avec ça.

— Oui. Mais, dit M. Peltier. Il me faudrait un cabaretier qui m'écoute et me réponde.

M. Messe cligna de l'œil vers la devanture fraîchement peinte de l'estaminet " Au Wambre-

chies, tenu par Wassenhowe ". Il y faisait très propre. Personne n'y buvait à cette heure d'usine. Des plantes posaient du vert jardin sur l'appui des fenêtres aux rideaux blancs.

Mme Wassenhowe, la poitrine maigre et le ventre développé, remua d'un sourire les grands plis de sa figure.

— Ça va, dit M. Messe, comme vous voulez ? Et votre fille ?

La colère mit du rouge au visage osseux de la débitante :

— A c't' heure, c'est les infants qui parlerôt aux parents. Une fille de quinze ans qui veut point servir eune chope le lundi, que c'est plein de pratiques. Des gifles, elle en manque pas. Mon homme reste le lundi ; faut bien.

M. Messe approuva :

— C'est-il pas mieux de gagner cinq francs à s'maison, que trois francs dix sous au tissache ? Votre fille veut point servir au cabaret. Elle a pas de goût pour le commerce. Vous pouvez pas taper dessus tant qu'il lui reste plus de peau. Pour sûr, c'est dommage. Rien que pour la fille, le monde fréquenterait. La forcez pas, elle vous perdrait des pratiques. Wassenhowe reste le lundi. Il pourrait aussi bien rester la semaine. Ses cama-

rades viendraient. Chez Depraetaere, toujours, on verse. Mais Depraetaere va point à l'fabrique. Un bon débitant pense qu'à son commerce. C'est comme ça qu'on gagne de l'argent. Deux chopes et une pour vous. De la jeune bière.

M. Peltier parut approuver ce discours :

— Avez-vous plus à faire de vendre aux familles pour boire à table ou de servir aux consommateurs dans le débit ?

Mme Wassenhowe cessa de sucer son verre :

— Au soir, on vend encore assez bien au litre. Aussi des canettes pour le tissache. Les varouleurs viennent les prendre. Mais le concierge regarde dans les paniers. Au goûter, il laisse pas entrer plus d'une canette pour deux hommes. Des patrons comme Coustenoble, que c'est riche à plus pouvoir compter, ils sont soûls d'argent et ils empêchent le commerce du pauvre monde. On a pas si grand profit, à cinq sous au litre. A la chope, quatre grandes dans le litre, ça fait huit sous. Des petites chopes du dimanche, sept au litre. Là on gagne.

M. Messe écarquilla ses mains, une de chaque côté de sa tête :

— Si on gagne. Sur une rondelle : à vingt-six francs quatre-vingt-dix les cent-soixante litres...

— Et les frais ! Cinq sous aux caretons pour la descente en cave. Deux grands verres d'eau-de-vie dans leur café. Trois chopes chacun. Comptez. Un bon 27 francs la rondelle.

— Mettez, mettez, dit M. Messe. Ça fait du 17 centimes le litre. Vous vendez la moitié au litre à cinq sous, la moitié à la chope ; grande et petite, une dans l'autre, cinq chopes au litre : dix sous. Ça fait bon trente francs de bénéfice par rondelle. Deux rondelles par semaine : soixante francs. Et le genièvre. Et l'eau-de-vie !

La femme à la parole accélérée réduisait :

— Et le café versé gratuit ! Et les contributions ! Et le gaz ? Et le loyer ! Et se nourrir ! De bénéfice reste rin, rin.

M. Messe toqua son verre d'une pichenette :

— Encore une petite chope,

et conseilla la fortune :

— Si Wassenhowe était subtil et votre fille dégourdie, vous vendriez quatre rondelles par semaine. Dans ces fabriques de par ici, c'est tout filles qui restent loin ; elles vont au cabaret à midi. Il vous faudrait un piano mécanique et arranger une chambre au premier. Chez Verspriet, il y a de la musique ; au midi, c'est plein de filles.

La cabaretière ne parlait que de son préjudice :

— Les brasseurs nous font tort avec la bière en bouteilles. Quatre sous le litre. Ils la portent chez l'ouvrier qui paie comptant. Il nous reste que le client à crédit : les mauvaises pratiques. Le matin, le genièvre. A midi les chopes du dîner. Le soir, encore des chopes. Aux heures comme maintenant, rien. Pour qu'il vienne du monde au long du jour, faut être secrétaire du syndicat. Si m'n' homme avo ch'll place de Depraetaere, ch'est mi qui li dirô : Va plus à l'fabrique.

M. Peltier enquêta :

— Dites-moi combien une famille cherche de bière chaque jour ?

— Encore une chope, dit M. Messe. De la eune bière, toujours. Une pour vous. Dites-nous ça un peu. Vous savez bien une famille de par ici ?

Elle nomma :

— Chez Bradefer, pour dire.

L'enquêteur fut satisfait :

— C'est ça. Chez Bradefer. Ils sont combien d'enfants ?

— Quatre, à c't' heure. Un garçon qui va à l'fabrique. Il gagne trente sous.

— Bradefer gagne combien ?

— Bradefer, il est tisseur aussi chez Coustenoble. Il fait comme mon homme des semaines de vingt

et un francs, vingt-trois francs. C'est pas un homme qui boit. Il vient que le dimanche et le lundi au genièvre. En semaine au soir, la petite vient encore souvent quierre une canette. Au midi, il boivent de l'eau. Des fois, Bradefer vient le soir. Quand la dernière a pas arrêté de crier, sa femme li dit :

"J'ai pas eu le temps de relaver. Y'a rien de prêt."

Alors, en attendant, il vient boire une chope.

Malgré l'offre de M. Peltier, M. Messe payait les verres à deux sous :

— Quand le brasseur passe, c'est sa tournée.

L'enquêteur revenait à la statistique :

— Vous voyez encore une autre famille que Bradefer ?

— Oui, dit M. Messe. Il n'en manque point, des ouvriers dans ce quartier-ci. Pour dire, c'est tous ouvriers.

Son rire fréquent salivait ; il commençait à rendre la bière bue.

M. Peltier, dilaté, dut sortir et reprit son interrogatoire à voix dont la vigueur le surprit :

— Alors, une autre famille dans vos clients.

Mme Wassenhowe posant au comptoir la main dont elle tenait sa chope, de l'autre atteignait son genou.

— Il y a Diéricks, l'fileur. Il a trois infants. Une grande fille qui garde les deux petits. C'est une fille qu'a pas de patience. Elle les bat fort. La mère va aussi à l'fabrique. Diéricks, c'est pas un homme qui boit. Il vient le matin au genièvre et le soir une chope, le temps que sa femme fait la soupe. Le dimanche, ils cherchent de la bière pour tout le monde.

Le calepin n° 2 : *Témoignages* était aux mains de M. Peltier.

— On va ? dit M. Messe.

Chez Saelen : " Al bonne chuche ", l'enquêteur sortit le calepin n° 1 : *Archives* et ne connut qu'au bas de la page cette erreur. Il reporta les chiffres sur le calepin n° 2 malgré le conseil inlassable de M. Messe :

— Vous avez bien le temps de faire ça. Vous avez bien le temps. Vous êtes dans la brasserie ? Dans ces pays, faut prendre les ouvriers mis à la porte pour la grève ; on leur donne un cabaret en face de l'usine. Et ceux qui ont eu l'accident du travail. Les agents d'assurances m'avertissent. Le blessé peut demander le quart du capital ou tout, si la rente ne passe pas cent francs. On le lui montre en pièces de cent sous. Ça fait drin drin sur la table. Il en a jamais tant vu. Il se dit :

“ J’aurô un cabaret. ” Alors moi je lui donne un petit débit...

— Et ça va ? dit M. Peltier.

— Si ça va ! Dans un estaminet, il faut un homme connu ou une femme noceuse. Un secrétaire de syndicat peut vendre deux cents rondelles par an. On donne un cabaret avec une salle de réunion.Les secrétaires de syndicat sont tous débitants. Les conseillers prud’hommes aussi sont tous débitants. L’ouvrier va beaucoup chez les conseillers prud’hommes. Nous, on a cinq débits prud’hommes. Aux petits débits, on met un jeune ménage travailleur qui a des économies. La femme qui nettoie bien et qui sait causer au monde. L’homme qui se lève de bonne heure, pour le genièvre. Faut bon mari, bonne femme. Dans une année, on a toujours quatre, cinq ménages qui se démolissent. La femme s’en va, l’homme se soûle. On ne paie plus le brasseur. Moi, je suis ancien clerc d’huissier, cinq ans. Et ancien clerc de notaire, cinq ans. Je suis pas gêné pour les contrats. Je fais signer l’homme et la femme.

Dans la rue, des saluts fréquents l’honorèrent :

— Qué nouvelles ?

Il répondait :

— Des compliments !

M. Peltier se caressa le front dans le square Faidherbe dont l'espace lui fut propice.

— Je vous prie, procédons avec méthode. Mon maître, M. Seignobos... plutôt M. Pyerre Bernar... Je veux dire ceci... M. Mathées-Lespagnol possède deux cents maisons... de cette importance ?

Il désigna une riche bâtisse à quatre étages sur un bar neuf à enseigne : *Bière Mathées-Lespagnol.*

M. Messe parut vouloir pleurer :

— Si on avait ça. Mais c'est aux Hospices.

— Oui, dit l'enquêteur, les Hospices....

Mais il se défit de cette manière de parler comme à Hille Bobbe :

— Avec vous, cher Monsieur, il est inutile que je fasse la bête. Quels Hospices ?

M. Messe fut fier d'enseigner l'ami du patron :

— Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre, en... eh ! Je sais plus, mi, il y a des cents ans, elle a donné de l'argent, des hôpitaux. Après elle, il y en a toujours eu qui ont donné : des maisons, des terrains, des rentes. Ça n'arrête plus. Vanhouqueslot le chevillard : cinq cent mille francs. Faut-il qu'il nous en aie fait manger de la viande pourrie. On met les noms en doré sur du marbre aux portes des asiles. Les hôpitaux de Lille : Saint-Sauveur, La Charité, c'est aux Hospices. Et

des terrains, du foncier bâti. Ça fait quarante, cinquante millions. Comme on dit : c'est le bien des pauvres. Il y a de bons administrateurs. Ils savent bâtir des maisons de rapport.

L'enquêteur marmonna :

— Comme ça ferait plaisir à M. Bernar. Les crève-la-faim et les meurt-au-taudis de Lille possèdent, mais en tutelle, cette belle maçonnerie où est ouvert ce luxueux bar. Le patrimoine des pauvres doit être bien géré. Il y a peu d'idées dans le monde. Les Hospices de Lille ne risquent pas leur argent dans les habitations ouvrières.

M. Messe calculait :

— C'est bon aussi. Mais une maison en pleine ville c'est un gros revenu. Si la brasserie avait celle-ci, ça ferait un beau bout de fortune. On en a des petites. Une centaine dans Lille et autour. On en loue d'autres. On est propriétaire du bail. Les cabaretiers doivent afficher : *Bière Mathées-Lespagnol*, et tout prendre chez nous.

Après ça, on a les estaminets pas tenus, comme on dit. Ni la maison, ni le bail nous appartiennent. Rien qu'un marché de fourniture pour la bière.

Il faut débiter, aujourd'hui. Les houblons ont passé de cent francs à trois cent cinquante francs les cent kilos ; les malts de vingt-six à trente-

cinq. On a vu que le brasseur gagnait, on gagne sur lui. Il ne peut se rattraper que par la quantité. Dans ces pays-ci, il n'y a jamais trop d'estaminets. L'homme du Nord ne fera pas dix pas pour aller boire. Il faut, quand l'idée lui vient, que la marche du cabaret soit sous son pied.

M. Peltier paraissait comprendre difficilement ces choses. Il se remit en marche et leva l'index :

— Mais le genièvre ?

— Le genièvre, dit M. Messe. Le genièvre ?

L'enquêteur voulut achever son idée :

— L'ouvrier...

M. Messe, au même moment, donna son explication :

— On tient aussi le débitant pour le genièvre, et l'eau-de-vie. Ça, c'est plus difficile. Les rondelles sont marquées *Mathées-Lespagnol* et quand le colleur de la brasserie va coller la bière, il voit ce qu'il y a dans la cave. Si le débitant ajoute de l'eau, le client sent bien que la bière est longue. Dans la bouteille, le cabaretier tripote comme il veut. Il fait mariner du poivre dans l'alcool mouillé. L'ouvrier veut que ça pique. J'ai un débit, aux usines du Marais, qui use 90 hectolitres de genièvre par an. Ici bière et genièvre. Dans vos pays, les apéritifs. Ça, c'est des poisons.

Moi je suis bon buveur de bière. Dans la procédure, j'étais déjà bon buveur de bière. J'ai bien fait en sortant des bureaux de prendre ça. Au commencement, j'ai un peu grossi. Maintenant je suis comme tout le monde. Les lendemains de quand j'avais bu, je crachais de la pituite, de la bile. Aujourd'hui, plus rien. Je m'occupe aussi d'assurance. Accidents du travail, ça c'est bon. Le malheur, c'est quand il faut se lever à deux heures du matin pour faire opposition sur le mobilier des débitants qui se sauvent. Souvent, c'est déjà chargé. Je prends toujours la police avec moi. On m'assommerait. Il y en a qui ont déjà essayé. Une fois au faubourg des Postes. C'est tous flamins par là...

M. Peltier ne trouvait plus rien à demander :

— Alors, voilà...

M. Messe accepta cette conclusion :

— Voilà. Encore une journée finie. Mais le commerce, ça va. J'avais qu'un seul débit fermé. Je l'ai donné hier à un homme qui a deux servantes.

Vivement l'enquêteur s'intéressa :

— Vos maisons à femmes. Mais la loi...

M. Messe rit :

— La loi, on s'en fout. Le patron est dans la politique. Je sais bien que la police doit faire des

procès. Comme ils disent : il faut pas que la statistique baisse. Mais si on veut être tranquille, on associe les femmes avec le cabaretier. Tout le monde patron. La police n'a plus rien à dire.

Si on allait au marché aux puces, chercher une douzaine d'huîtres, d'occasion ?

Les bras étendus, il dit son rêve :

— Ah ! une vicomtesse.

Dans la rue des Trois-Couronnes, des rubans ornaient la tête bien peignée des femmes d'estaminet au guet du passant tenté par leur graisse.

Les pieds de M. Messe essayèrent de danser :

— Le piano mécanique, c'est une belle invention. Avant, il n'y avait que les hommes pour le cabaret. Maintenant, les filles y vont au bal, et les garçons y vont pour les filles. J'ai des cabarets à la campagne qui vendent trois fois plus depuis qu'on y a musique.

Il salua par leur petit nom les servantes en montre :

— Çà, je leur dis à tous : mettez des femmes. La bière Mathées-Lespagnol, avec des femmes c'est meilleur. Nous, on a bail fait à cent francs par mois. Si le débitant loue des cuisses, on monte à trois

cents. Faut que tout le monde vive. Le cabaretier doit pas gagner plus que le brasseur. Avec une femme dégourdie dans un estaminet ça va. Pas loin d'ici, c'est un jeune ménage. Vous venez ? Le mari mécanicien. Il restait au cabaret le lundi, puis il est resté tous les jours. La femme était bonne au commerce, mais lui pas. Il aurait mieux fait de retourner à l'atelier. Il voulait plus. J'ai dit à la femme : louez des chambres. Elle a pris une servante. Elle vendait trois rondelles de plus par mois. Dans le commerce, faut pas hésiter. Quand un client venait et que la servante était en main, la patronne allait avec le client, pour pas perdre la pratique.

Elle va céder huit mille francs. Je lui donnerai un estaminet tombé. Dans deux ans, elle le cédera dix mille. A faire des reprises, on gagne de l'argent. Il vient des gens de la campagne, ou des mines, avec leurs petites économies. Ils veulent vivre à la ville sans travailler. Ils achètent le fonds d'un débit. Ça ne marche pas. Ils sont bien contents qu'on leur reprenne pour rien et qu'on les laisse aller.

Devant un estaminet à enseigne : *Bière Impe-Damageux*, il cracha :

— Une bière qui n'a pas de bouche. Et dure.

C'est fait avec du maïs et des pieds de veau pour le gluant.

Il se plaignit un peu du métier :

— Être contentieux de brasserie, ça va dix ans. Vous n'en connaissez pas, vous, de vicomtesse ? Qu'est-ce que vous diriez d'un petit endroit avec de la bonne bière et des jolies femmes ? Rien à craindre. Quand il y a un fumier, je la fais mettre dehors tout de suite. Dans les cabarets Mathées-Lespagnol faut pas de pharmacienne. Bonne bière, bonne fille. On va ? Si vous avez peur, on ne fera que consommer.

L'attentif s'arrêta :

— Je n'avais pas encore remarqué. Nous, on consomme. Les ouvriers, ça boit.

— Si ça boit, dit M. Messe.

La main remuée de l'enquêteur signifiait silence :

— Pardon. Je voudrais...

M. Messe consentait à se taire pour entendre :

— Un petit endroit avec... Non, c'est dans le bureau. Le crucifix. Ça n'est pas la marque de fabrique. Y en a-t-il aussi dans vos bars... vos estaminets ?

— Dans le vieux Lille, on a un patronage dans un grand débit, avec une salle de réunion comme chez Depraetaere. Quand on dit la

messe, il vient plus de cent soldats. C'est tous soldats qu'ont des sous. On n'arrête pas de pomper. Une fois on a parlé que c'est l'archevêque qui viendrait dire la messe. On pouvait plus entrer. Il est pas venu, mais on a débité.

Le visage de M. Peltier s'éclairait. M. Messe regarda par terre :

— Vous avez trouvé un sou ?

— Voilà, dit l'enquêteur : Dieu a servi à faire se tortiller les convulsionnaires et à mettre le feu au derrière des gens qui ne pensaient pas bien. Ici, on l'utilise pour baisser les salaires et pousser à la consommation. C'est curieux. Hé ? A vot' mode ?

L'enquêteur subit l'invitation d'une servante bien viandeuse, appuyée de la croupe à la porte de son gîte à bière, mais il lui chanta au nez le Saint-Office. Il dut cesser d'évoquer le Christ bénisseur de chopes. M. Messe devenait sévère :

— Pas de risée avec ça.

L'enquêteur leva le nez :

— J'ai l'habitude de travailler sérieusement. M. Pyerre Bernar...

M. Messe redit son invitation :

— On va ? On les lavera dans le champagne... Une fois, on m'avait promis... Moi je veux que ça

soit écrit : Vicomtesse. Elle avait pas de papiers. C'était la plus grande garce que j'ai jamais vue. Et j'en ai vu... J'ai rien perdu. Je l'ai mise dans un débit. Petite commerçante. Cette catégorie si intéressante de travailleurs. Il en faut ici, des femmes. Les gens du Nord, ça vit pour bien croquer et bien jouir. Les patrons paient pas cher leurs ouvrières, alors il n'en manque pas qui tournent putains. A Lille, il y a beaucoup d'ouvriers pauvres, ça boit ! Beaucoup de patrons riches, ça baise! Le brasseur donne la bière et les femmes. C'est comme ça qu'on fait des affaires.

L'enquêteur ôtant son chapeau soulevait autant qu'il le pouvait, ses paupières :

— Vous voudrez bien, de la part de M. Pyerre Bernar, présenter à M. Mathées-Lespagnol mes remerciements.

M. Peltier vint faire des emplettes aux boutiques de Wazemmes, pour se prouver, par la réalité, le prix des marchandises. A la boucherie chevaline, débit de boisson, le coupeur au blanc couteau dit :

— Une chope ?

Puis :

— Dans le bifteck, seize sous la livre.

L'enquêteur examina :

— C'est aussi cher que du bœuf.

Il eut cette explication :

— Dans le bœuf, on taille au dernier bas morceau, pour la soupe. On ne fait pas de soupe de cheval. On vend pour la poêle. Rien que du bifteck, seize sous la livre. Vingt sous l'aloyau.

Méprisant ce bien-vêtu qui mangeait misère, l'hippophagique tailla dans une gigue rouge, cordée de tendons :

— Du jarret. Dix sous. De la viande à sau-

cisson. Du crottin, ce serait core meilleur marché. Une chope ?

Une épicière molle derrière son comptoir graisseux calcula le prix d'une livre de beurre.

— Une livre, c'est trente-six sous. Non, attendez, trente... trente-huit sous.

— Elle ne vend pas souvent, pensa M. Peltier, si gros poids.

Il eut encore une livre de café à un franc cinquante et quatre sous dans un cornet pour vérifier sur balance le prix de la livre achetée au détail. Gêné de ces paquets à l'odeur forte, il pensait en donner, sauf le cornet d'expérience, la joie à Mme Becquet, mais suivre une nonne varia sa route.

Des femmes porte-enfants aux bras mouillés de leur lessive joignaient l'aumônière.

M. Peltier la salua :

— Ma sœur, pourrais-je vous demander de bien vouloir donner à une famille méritante ces quelques emplettes.

La forte fille aux joues musclées dans le linge candide prit cette besogne avec grande habitude :

— Merci, Monsieur.

Il voulait plus :

— Je passe souvent. Si vous m'indiquiez quelques maisons nécessiteuses...

— Il y en a beaucoup. Il faudrait envoyer vos dons à M. l'abbé Eucher. Nous donnons surtout des bons. C'est bien nécessaire.

Il cita :

— Ma sœur... Quand nous donnons aux pauvres ce qui leur est nécessaire, nous ne leur donnons pas tant ce qui est à nous que nous ne leur rendons ce qui est à eux.

La sœur leva sa figure d'homme solide où le nez tenait forte place :

— L'abbé Eucher, Monsieur, pense que nul n'est tenu de soulager le prochain en retranchant rien de ce que les convenances ou la bienséance imposent à sa personne.

Sa coiffe opina un salut et elle continua son métier avec la même consciencieuse promptitude que Mme Hennion sa lessive. Un murmure mourait aux lèvres de l'enquêteur :

— Ah ! complice !

Puis sa conscience le cingla pour ce vif jugement. Une femme courait pour parvenir à lui avant une autre alourdie d'un enfant porté :

— Monsieur, nous on est six, j'ai que quatre pains ; me faudrait un petit quelque chose pour le loyer.

L'enquêteur entra sévèrement dans la maison

où la marmaille traînait ses fesses nues autour d'une casserole de fer à usage de jouet et de cuisine.

— Je viens, pour l'Œuvre...

La suppliante courbée se défendit :

— J'ô donné, mi, ch'll semaine, deux sous, pour Saint-Pierre. A Madame Dercruysse, la dame de conférence. Je donne deux sous toutes les semaines.

Il s'établit familier à cette idée brusque :

— Oui. Les dames de conférences collectent pour Saint-Pierre. Mais moi je viens pour les secours...

Elle tendit la main :

— Ah ! vous êtes pour les Cinq-Plaies.

— Je suis pour les Cinq-Plaies. Voici.

Il vit à la figure de cette femme qu'une grande joie lui était possible, vivement. Elle s'excusait :

— Les infants sont pas bien propres. C'est pas à m' mode. Demain je vas tout relaver.

Il regardait la paillasse creusée du moulage de trois corps. Elle dit :

— Je l'ô lavé le drap. Y 'en a qu'un, saveu, ce soir il sera sec.

L'attentif prenait mine d'homme à qui il faut nettement répondre :

— Votre mari travaille chez M. Dercruysse?

Encore plus courbée par cette dureté, elle parlait bas :

— Oui. A l' tissache.

— Tissage de toile et Filature de cotons simples et retors. Mme Dercruysse vous aide.

Elle cria aux enfants :

— Buquez plus !

Puis joignit les mains :

— Elle fait beaucoup de bien au pauvre monde. J'ô eu des bons pour du pain et des habits. J'ô core pas eu de draps. J'avô deux draps. Le plus vieux on pouvôt plus le relaver. Il se fondôt tout; je l'ô coupé pour des mouchoirs. Deux infants qu'allôt à l'école. A l'école on pouvôt point s' mouquer à ses doigts. C'est core frayeux, l'école, saveu.

Il avançait hardiment dans la connaissance de sa misère :

— Vous touchez au bureau de bienfaisance ?

La femme répéta sa pose d'admiration pour la bonté du monde :

— Ça. M. Dercruysse a donné le certificat.

— Le certificat de... oui...

— Ils sont méfiants au Bureau. Quand on leur dit qu'on gagne trois francs dix sous par

jour, ils veulent point le croire. Il faut le certificat.

M. Peltier compléta :

— C'est ça : " Je certifie que mon ouvrier ne gagne que trois francs cinquante par jour. "

Sur le bruit des enfants qui reprenaient joie à la casserole, la femme affirma l'inépuisable miséricorde :

— Et sur un grand papier. Et signé !

Elle semblait à sa porte vouloir tomber à genoux :

— Merci, Monsieur, merci. Quand vous voudrez.

L'enquêteur, arrivait à l'autre femme au guet et touchait le poupon baveur :

— Il se porte bien ?

La distancée aux rides serrées sur les sourcils parla comme pour une agression :

— Venez vir, Monsieur.

Démaillotant, elle montra le linge sec et la peau blanche :

— Il est point rouge. Il est jamais mouillé ce petiot infant. Je le tiens propre, saveu. C'est pas comme il y en a. C'est pas tout de courir. On peut courir quand on laisse ses infants par terre. Vous pouvez regarder par tout ici, c'est propre.

— Avez-vous donné pour Saint-Pierre ?

— Trois sous chaque semaine. Et une fois j'ô donné cinq sous. Mme Dercruysse le sait bien. C'est pas comme il y en a, que des semaines elles ont seulement pas pu donner leur deux sous. Pas pu garder deux sous, saveu...

Il arrêta sa parole accélérée :

— Je viens pour les Cinq-Plaies...

Il dut encore la prier au silence et dehors réfléchit :

— Elles ajoutent au mal qu'elles ont le mal qu'elles se font.

Abrité à un coin de rue, il nota au carnet n° 3 : *Constatations*, puis alla vers le tissage de M. Coustenoble. En route, il examina les ordures devant les portes :

— Beaucoup d'épluchures de pommes de terre, pas de papiers de boucherie. Peu de cendres, les feux sont petits. Comme elles coupent bas les poireaux. La cuisinière de M. Bernar doit mieux utiliser ce légume. Du blanc se voit encore ici au cœur des fanes. Aux mauvais moments de l'hiver, ils valent un sou pièce.

Un garçon jouait à fracasser trois bouteilles à bière. L'enquêteur calcula :

— Vingt centimes pièce. La misère est-elle

génératrice de l'insouciance, et le pauvre incapable de l'économie du riche ?

Il parvenait à cette logique :

— Rien n'est, sans l'espoir. Ceux qui amassent pensent garder. Mais ici, ils ont plus de repos à n'y pas penser. Par misère le pauvre est généreux. Ceux qui n'ont rien sont toujours prêts à donner et à jeter.

Une fille de onze ans s'extasiait devant le destructeur agile. Sous des cheveux bruns tombés en voile sur sa figure, les yeux noirs riaient au garçon qui jouait sans s'occuper d'elle. Elle patientait, adoratrice, penchée du même côté qu'elle avait posé son seau d'eau. M. Peltier évoqua les conquérants abolis :

— Leur sang sévillan reste aux filles de ce peuple. Et leur catholicisme avait raison :

Tenir la femme à genoux pour qu'elle ne se mette pas sur le dos.

Rue des Stations, il salua un cercueil d'enfant enlevé par deux porteurs. Le prêtre robuste, actif à ce métier, cassait, en marchant vite, les plis perpendiculaires de son surplis de tulle frais repassé.

La voix ecclésiastique fit gronder le latin funèbre :

— *In paradisus.*

— L'abbé Eucher, pensa M. Peltier.

Le convoi s'accélérait. Derrière le cercueil minime, quatre hommes marchaient en rang militaire. Puis une grappe de femmes qui semblaient liées, car elles se donnaient le bras.

Deux derniers suivaient à marche molle et rattrapèrent le cortège, soulevant entre eux un garçon aux bras trop tirés. Venus à leur place de deuillants, ils reprirent leur pas de repos qui rétablit lentement la distance. L'enfant, content de ses mains libres restait loin, dans la vie que le mort heureux n'endurait plus.

Un homme marcha auprès de M. Peltier et le regarda de coin. L'enquêteur attendait la parole de ce compagnon inattendu. Il dut la provoquer :

— Bonjour.

L'homme repondit :

— Chour.

et leva vers sa casquette sa manche vêtue de bleu.

M. Peltier dit la formule locale :

— Qué nouvelles ?

— A m'mode, cha va.

Gêné par le maniérisme de cet homme qui maintenant tirait sa moustache, l'enquêteur fut poli en bon français :

— Si je puis vous être utile ?

Il eut cette réponse brusque :

— A c't' heure, on ne sait point qui vous êtes ; quèque cul-blanc. Mi, je suis Hennion, du Parti. Vous venez dans les cours demander s'il fait cher vivre. Ça c'est des affaires du Parti. Ce qu'on a à dire, faut que ça passe en commission.

Hennion montra un enfant leste culbuté en espalier contre un mur :

— A la fin de l'année, on peut faire le poirier, nous tombera rien des poches. Vous allez avec les bonnes sœurs dans les maisons. C'est pas au curé que faut demander les maisons des braves gens. Quand on a de la conscience, on va pas quierre le curé pour savoir ce qu'on doit faire. La religion, c'est pour ceux qu'ont pas de conscience...

Devant la cour Ui, Hille Bobbe, sa tête noire enchiffonnée de blanc poussait de l'ordure au ruisseau. Elle prit l'enquêteur par la main :

— La petite Amélie Wacrenier, elle va passer. Vous venez point ?

Docile à la sinistre invitation, M. Peltier vit l'enfant dans un lit de bois brun au fond de la pièce où brûlait le poêle. Une rose mouillée dans un verre à boire penchait sa beauté surprenante dans la laideur du logis. La pitié de quel

pauvre avait fourni cette fraîcheur? L'enquêteur adora la fleur inattendue et y prit mémoire des poivrons sur le marbre épais des cheminées de M. Bernar. Les grains de bois des chapelets faisaient aux mains des femmes un bruit d'insectes. Qui toussait à l'étage? La mère Wassingue? Une question surgit des litanies :

— C'est sin père?

— Point core, dit Hille Bobbe. On a été le quierre à l'tissache.

Mme Wacrenier recevait dans sa bouche ouverte de fatigue des larmes lentes à parcourir ses joues creuses. Elle touchait de sa main grise le front de l'enfant au lit, si maigre de diète que la peau dessinait exactement le crâne.

La trompette du charbonnier anima la cour, puis le cri plein de bière du marchand d'os.

M. Peltier regardait les cheveux clairs de la fillette vrillés sur l'oreiller sale. Morte, sauf les yeux, voilés déjà mais encore lentement mobiles et immenses dans la figure livide. Sa toux étonna pour cette apparence cadavérique. La souffrance fit baisser ses paupières. Les soulevant encore, elle tourna les yeux vers la fenêtre blême sur la cour murée. M. Peltier vit venir le regard déjà perdu dans l'éternité. L'enfant dont la Mort tenait

la main comme fait une bonne prête à sortir, remua les lèvres. Il hésitait à croire cela : oui, la bouche pâle donnait le baiser. Comme on toussait là-haut ! Il se pencha dans le chuchotement des femmes :

— Elle se connôt plus. Elle crôt que c'est sin père. Elle veut faire une bise.

Respirant la puanteur de la couche souillée, il sentit deux fois contre sa joue remuer les lèvres moribondes. Un bourdonnement dans ses oreilles dépassait le cliquetis accéléré des chapelets. Quel étouffement dans ce logis. Des habits dans les coins. Des casseroles sous la table. Et le bruit de cette eau chauffée sur le poêle.

Les doigts de la fillette s'arrêtaient de griffer le drap. Toutes ensemble les femmes sanglotèrent.

L'enquêteur se tenait le front.

Qui parlait ainsi ? Lui-même ? La gorge à ce point serrée. Désétouffé par l'air de la cour, il remit ses idées en ordre :

— M. Coustenoble m'attend.

Mais du seuil de la maison mortuaire, l'index de Hille Bobbe crocha vers lui :

— Faudrôt aller au carpintier, pour l' cercueil. Sin capote, comme on dit.

— J'y vais.

Il trouva l'établi dans une grande cité à trois cours où des pieds d'enfants battaient la terre noire. La taille des arbres liés de cordes à lessive lui fit évaluer :

— Ceci n'est pas ancien.

L'emboîteur de cadavres pauvres jugea mieux l'âge de cette verdure infirme :

— Au bout de quinze ans, ils étaient un peu plus petits que quand on les a plantés. La cité, c'est d'avant la guerre. Pour le cercueil faut passer au bureau de bienfaisance. Je vas marquer la taille. Du 85, ça ira. Ces infants, c'est jamais bien grandi.

L'enquêteur remarquait la planche à inscrire ; l'ouvrier en expliqua les chiffres :

— C'est l'addition de l'année dernière: 1634 cercueils fournis. Et j'en ai d'avance. C'est du travail.

Les boîtes appuyées au mur baissaient de taille jusqu'aux petites dressées sur la frisure des copeaux frais.

L'enquêteur félicita :

— Oui, c'est du travail. Vous permettez.

" 49 de 1 m. 95.
335 de 1 m. 85.

375 de 1 m. 75.
72 de 1 m. 65.
3 de 1 m. 55.
11 de 1 m. 45.
6 de 1 m. 35.
27 de 1 m. 25.
18 de 1 m. 15.
66 de 1 m.
156 de 0 m. 85.
408 de 0 m. 75.
108 de 0 m. 55. "

L'ouvrier glorifia sa peine :

— C'est pas un métier à dormir : du 55, les mort-nés ; et du 75, premier âge, il en faut, il en faut.

— Merci, dit M. Peltier et il ferma la porte sur déjà le bruit du rabot.

Préparant son carnet n° 1, il marcha vers la Mairie et prit aux archives la raison des 408 : 0 m. 75 :

Taux de décès par quartiers pour cent individus de 0 à un an en 1911 :

Aux cités Ui, Wazemmes : 23,68 %
Puis Esquermes : 23,93 %

Et à Canteleu, quartier de la filature Dercruysse: 33,33 %.

Les rues riches abritèrent sa méditation. Sur sa joue durait le souvenir des lèvres de la mignonne moribonde. Un doigt frappeur appela son regard à la vitre de l'estaminet : " A l'Amiteuse ", dont une femme enrubannée de rouge soulevait le rideau. Il longea le canal de la Basse-Deule où arrivaient les égouts. Des bulles crevaient sur les mousses de l'eau noire. Les puanteurs du lent fleuve d'immondices rejoignaient l'odeur des fumées en chevelure sur la ville habitée par la ténèbre. Au bord du pourrissoir, l'Hospice général élevait ses murs centenaires où vivaient quinze cents vieillards indigents. Une voiture en venait, donnant l'odeur du fournil. Le poids du pain d'assistance affaissait les ressorts. M. Peltier savait la quantité cuite dans l'année par dix boulangers en deux équipes travaillant jour et nuit : 1.173.109 kilos dont le bureau de bienfaisance livrait à domicile 748.043 kilos. L'enquêteur réfléchissait à devoir ajouter les fournées des œuvres, les dons des familles notables, annoncés sur les faire-part :

Une distribution de pain sera faite aux pauvres.

Le haut mur de pierre de l'Hospice, orné du soleil à face humaine, portait jusqu'au toit d'ardoises sa lèpre de moisissure. Des vieillards sortaient, courbés sous leur pèlerine bleu sombre. Les femmes s'aidaient, marchant à deux. Leur pas traîné brossait la verdure du pavé. Ils entraient dans la ville aumônière, fière de ce peuple dont l'habit uniforme attestait le souci séculaire de ne pas laisser mourir le pauvre : " Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. "

L'enquêteur les suivait sur ce sol de boue entre des murs de suie. Au ciel sans soleil, aucun dessin du vent : une lame de plomb. Mais les yeux du chercheur eurent un repos. Une masse blanche posait sa protestation de clarté. Un Apollon de pierre élevait sa lyre sur d'autres musiciens nus occupés de guitares, de cymbales et de tambourins.

M. Peltier se souvenait :

— Le nouveau théâtre. Cinq millions. L'orgueil de la municipalité.

Le cadavre d'Amélie Wacrenier prit dans son hallucination la blancheur de la pierre neuve. Il voyait l'enfant en ornement à la façade où un personnage tenant un glaive, mais à l'envers, figurait l'élévation du Crucifix sur la cité pieuse et puante. La trace de l'écoulement des pluies

suifées commençait la souillure aux proéminences de la pierre, indiquant la noirceur prochaine, heureuse pour l'harmonie de la ville, de ce bâtiment étonnant par sa couleur rare.

M. Peltier prenait ici l'occupation de sa raison :

— La cité met sur sa tête un chapeau de cinq millions de pierre de la Savonnière et garde les pieds sales à Wazemmes et à Saint-Sauveur ! Préférer à ce point la parure à la baignoire, quelle barbarie de crasse.

Le beffroi de briques de la nouvelle Bourse du Commerce dominait la façade aux statues qui perdait par les maisons voisines l'auréole de l'espace. M. Peltier constatait la vigoureuse laideur de tant de maçonnerie sur si peu de terrain :

— Ils s'en sont mis jusqu'aux oreilles. Leur quartier "chic" près de la gare, est gavé de moëllons. Et pas un arbre, la seule beauté possible dans ce pays où tout noircit, sauf la verdure, puissante par le sol humide. Contre la mort d'un enfant sur trois par le Taudis, ils établissent une Goutte de lait. Le lait au compte-gouttes. Ce tas de pierre chargé de tous les lieux communs statuaires — ils n'ont rien oublié — vaut-il la vie d'Amélie Wacrenier ?

Figurer des marmots bouffis sur des façades

glorieuses leur importe plus qu'établir la santé du peuple décimé dans ses maisons mortelles.

L'habitude de se priver d'irritation lui fit examiner soigneusement ses idées agitées :

— Vais-je faire de l'éloquence avec cette misère, comme M. Bernar de la sociologie ?

Un homme en bleus de travail prit part à sa contemplation, puis mit face à lui sa figure contente et lui parla :

— Vous le connaissiez point encore, le nouveau théâtre ?

M. Peltier attendait de cet ouvrier une aide à son indignation étudiée. L'homme continua son propos.

— Il est fin beau. Pinsez qu'il y aura cinq cents places gratuites tous les dimanches pour l's ouverriers. Mais nous faudrot core eune chope et eune chique. Pas une ville dans le Nord qui a un théâtre comme ça, pas une, saveu. C'est nous qu'on est la capitale du Nord.

M. Peltier s'occupa, un dimanche matin, de recueillir à Wazemmes les carnets de dépenses. Dans le tramway, un cuirassier à l'uniforme ajusté avait mine d'homme au-dessus, par sa condition, de son habit momentané. Son compagnon en redingote se tenait, quoique debout, à posture presque assise : le dos appuyé et les pieds loin de lui. Il se calait sur un bâton coûteux dont son gant clair cachait la crosse de métal. Des pustules gâtaient son visage coloré, agrandi par le recul du chapeau. Il dit :

— Bonjour, ça va depuis hier au soir?... depuis ce matin ?... Nous, à cinq heures... Je vais à la messe.

Le cuirassier, en semblables paroles, brèves et liquides, indiqua subir aussi l'appel de la divinité :

— J'y vais... Après, au football.

Ils saluèrent M. Dercruysse qui bourra de ses

épaules l'angle de séparation des classes I et II, et parla avec bonhomie à M. Peltier :

— Vos affaires marchent ?

L'enquêteur voyait s'appuyer de l'autre côté de la cloison une femme dont les cheveux noirs poussaient des vrilles vers le nez maigre. Ses lèvres paraissaient charnues, par l'ouverture grande de la bouche fréquentée de soupirs ; elle ôtait les larmes en marche sur sa peau brune. Dos à elle, un enfant serré contre la vitre s'amusait gravement de voir la rue. M. Peltier trouvait un symbole à M. Dercruysse et la femme à la souffrance inconnue, tenant leur vie si différente de chaque côté d'une cloison de bois. Était-elle ouvrière aux usines dont l'industriel barrait sa vie aux fatalités de la misère ?

L'enquêteur s'inclinait :

— Je crois que M. Bernar sera content, grâce à vous et à plusieurs de ces messieurs, M. Mathées-Lespagnol...

M. Dercruysse éteignit la satisfaction claire sur son visage :

— Vous n'auriez pas du aller chez M. Mathées, et donna la raison de cette discourtoisie avec une vivacité chez lui rare :

— J'avais acheté tout le terrain à vendre autour

de ma filature, pour tenir loin les cabarets. Sur une seule baraque que je n'avais pas pu avoir, Mathées-Lespagnol a mis six fois mon prix. Il ne se serait jamais arrêté. Il a construit deux estaminets. Il ne peut pas s'étaler, je l'entoure. Il est capable d'en faire encore deux en sous-sol et deux par-dessus. Les empiler, pour venir soûler mes hommes ! Saint-Lundi m'arrête un métier sur trois. Je perds de l'argent au profit du brasseur.

M. Peltier activa cette haine inattendue :

— M. Mathées-Lespagnol m'a paru un homme à très bonnes idées.

Le filateur reprenait sa voix lente :

— J'ai le plus grand respect pour les idées de M. Mathées-Lespagnol qui sont les miennes. Madame Dercruysse est des mêmes œuvres que Madame Mathées-Lespagnol. Cependant, mon intention est de ne plus tant y aider. M. l'abbé Eucher nous rend de grands services. Mais un industriel a intérêt à distribuer ses secours lui-même. Cela resserre l'intimité avec les ouvriers. Il faut fixer le personnel. Je ne veux plus alimenter la bienfaisance pour les ouvriers de mes concurrents. Un patron intelligent fait aujourd'hui sa bienfaisance lui-même. Et je voudrais pouvoir

m'assurer contre l'alcool comme je m'assure contre l'incendie.

L'enquêteur asséna cette critique :

— Fixer le personnel, c'est un expédient de disette. Vous enfermez votre provision d'ouvriers. Même les métiers propres manquent de mains de femmes. Connaissez-vous plus grave symptôme ?

— Oh ! dit M. Dercruysse, au regard devenu oblique, vous savez quoi. Mais si on n'avait pas fait tant de tort à la religion, nous ne manquerions pas de mains. Il n'y a plus assez de monde pour qu'on mette les ivrognes à la porte. On est obligé de les empêcher de se soûler. Je voudrais que tous les débitants meurent de faim dans leurs boutiques désertes. A Rapinghem, nous avons une petite teinturerie de fils. C'est un pays de tissage. Les brasseurs triplent le prix pour tenir les terrains autour des usines. Toutes les maisons leur appartiennent. Un ouvrier ne peut se loger qu'en devenant cabaretier. M. l'abbé Eucher est trop complaisant aux brasseurs. Je sais bien que ce sont de grands donateurs. Mais, pour nous : des fléaux.

Le filateur descendit devant l'église et M. Peltier réfléchit ainsi :

— Ces fameux industriels ne seraient-ils capables que d'acheter bon marché pour revendre cher ? La

densité de la population et la proximité du combustible ont fait leur fortune. Ils n'ont rien inventé. Les métiers de leurs usines sont anglais ou allemands. Ils ont épuisé cette race anciennement agricole et sont incapables de la reconstituer. Maintenant que les conditions de la main-d'œuvre changent, ils ne savent rien faire, devant leurs métiers arrêtés, que de l'aumône et bâtir pour enclore les dernières colonies de serfs.

L'enquêteur arrivait à la place des Quatre-Chemins occupée par un marché où étaient peu de femmes. Il allait passer sans noter les prix, mais le cri :

— Des pinchons ! des pinchons !

l'avertit de l'important trafic des bêtes à jeux. Un marchand offrait à cinq francs un jeune coq de combat docile au toucher des hommes sur son plumage faisan et sa crête rasée. Un ouvrier dont les habits sentaient le lin penchait sa figure cuite à l'eau des salles ruisselantes et torrides :

— Quatre francs dix sous.

Le marchand refusait de tant descendre :

— Cinq francs moins cinq sous. On partage le bénéfice à deux.

Puis il s'occupa d'un Belge amateur de pigeons. Le fileur écoutait ce conseil d'un passant :

— C'est trop payé. Faudra soigner s'gale.

Les pattes de la bête lépreuse portaient une végétation. Un moustachu roux appuya son corps bourré de bière sur un panier de quatre pigeons bruns. Le marchand cria :

— Des cailleux mâtinés de romains. Quatre francs la paire.

Un chien ratier, tenu en laisse, aboyait aux chiens en cage qui souffraient d'être immobiles par ce temps à courir. Un amateur attentif à la bête remuante en fit compliment :

— C'est un bon.

Le vendeur lui ouvrit la gueule :

— Il est fin bon.

— Il court bien ?

— S'il court !

L'amateur pèta fort :

— Dis li qu'i coure après ch'ti çi,

et offrit l'exemple d'un homme ratier glorieux sur la place aux bêtes :

— Dimanche, i en a croquè once en eune minute. I va pus vite qu'un quien. Ce soir, i croque à c' cabaret du Tard Venu.

Le mordeur, heureux des chopes offertes, mettait sur son visage marqué de coups de dents un sourire où commençait la salive. Il rendait le bon-

jour des gens accoutumés à l'applaudir agile dans la cage aux rats.

Le plus grand nombre d'hommes s'occupait aux pinsons criés à huit sous. De l'œil crevé d'un marchand borgne coulait une chassie blanche et de sa bouche à bave ces paroles fondues :

— Allons l's amateux !

Tenant par les ailes et la queue une bête échantillonnée, il lui renversait la tête pour rebrousser de son souffle liquoreux les plumes de poitrine et la montrer pleine en chair. Un homme, encore à peau blême de vivre dans les vapeurs ou les poussières, évaluait les bêtes :

— A six sous.

Le marchand leva son œil :

— Ils me coûtent six sous à mi. Et la nourriture. Et le trait. Faut bien un petit sou de bénéfice. Deux pour quatorze sous.

Le pinsonneux, acceptant, guida le marchand au choix des bestioles effarouchées :

— Ch'ti ci ! Ch'ti ci !

Il les logea dans une cage minime, voilée d'un journal, car il était pur amateur, ennemi de la lumière, et enfoncerait dans leurs yeux l'épingle chaude pour la meilleure qualité de leur chant d'aveugles.

Aux châssis de verre d'une filature, clairs dans la brique noire, on voyait les courroies immobiles laisser aux hommes le repos employé à la souffrance des bêtes. Des varouleurs de quatorze ans tendaient leur mouchoir sombre pour emprisonner des oiseaux. Les rideaux soulevés des estaminets de pinsonneux donnaient la vue de cages posées sur les tables. Les clous aux murs supportaient des prisons d'osier où chantaient les bêtes mignonnes sur le bruit des buveurs. Le cabaretier s'activait porter les blanches canettes d'étain aux tables vernies : *Bière Mathées-Lespagnol.*

M. Peltier trouvait une brutalité semblable aux faces des hommes soufflant leur fumée puante et à la gueule des chiens ratiers. Dimanche de Flandre, jour du malheur des bêtes.

Il réfléchit :

— Ces acheteurs de torture abîment dans leurs mains, monstrueuses aux pinsons, des êtres doux. M. Dercruysse, M. Mathées-Lespagnol, M. Ui, Esprits de l'Usine, de l'Alcool, du Taudis, sont-ils pitoyables à ces hommes qu'ils tiennent dans leur monstrueuse fortune ?

Il se remit en garde :

— J'ai déjà fait cette faute, elle était plus excusable. Je ne suis pas ici pour pleurnicher. Par

mission de M. Bernar, et par méthode, je dois considérer l'ouvrier comme un expérimentateur considère une grenouille écorchée sur sa plaque de verre. Pas de pitié, de l'attention. La seule vertu de mon travail est l'exactitude. Que puis-je prendre d'exact dans ce marché ?

Il notait les chiffres. Cote 25, Plaisirs :

Un pinson, 0.40. Un coq de combat 5 à 20 francs. Un couple de pigeons-voyageurs : 1.40 à 4 francs. Un bouvreuil : 1 franc...

Il savait l'insuffisance de ces données :

— Le jour de l'achat d'un pinson, l'amateur boit une canette de bière. Et combien dépense-t-il en paris, en réunions, en déplacements pour concours ? Dimanche 3 novembre, le pinson vaut huit sous, deux pour quatorze sous... Mais la cote 25 doit donner ce que coûte en un an d'être pinsonneux, coulonneux...

Un coqueleux passa, chargé du sac de toile blanche clos sur son oiseau de bataille qu'il vantait :

— De Canteleu à Lambersart, il a fait la route à patte. On marchôt un de chaque côté et un qui le poussôt par derrière.

L'enquêteur, quittant la place où souffraient les bêtes, arrivait à la rue de Juliers, peuplée par

la foule libérée des usines. Les grands bâtiments vides du bruit des métiers baignaient dans un vacarme égal par les moulins à musique des estaminets.

A : " *Ici on loge* ", l'enquêteur vit la vente des gages laissés pour le gîte et la bière : beaucoup d'outils de maçons et une grande varlope blonde. Une toile à inscription : " Ce soir bal ", ornait la boutique trafiquante de misère. Un homme posant sa casquette au comptoir la troquait contre un verre. M. Peltier comprenait maintenant pourquoi le débitant était fripier. Des vestes pendaient dans l'estaminet et aussi des jupes.

Dans la rue, la marche d'un ivrogne faite de pas précipités et d'arrêts brusques, n'intéressait pas la foule où vagissaient les enfants portés. L'homme parut venir tomber sur une rude fille aux cheveux couleur de rouille fraîche qui ne s'écarta point, mais il visait une porte gardée de paniers de poireaux. Incapable d'un pas sur le côté, il reculait et se relançait, pour passer entre les obstacles de légumes. Des enfants silencieux attendaient pour voir s'il tomberait. Mais il réussit et buta au fond de la boutique sur le comptoir où l'épicier débitant l'accueillit par ce conseil :

— Bois une chope. Ça ira mieux.

Estaminet : *Jeu de bouchon couvert*, le suivant :

Aux carabiniers. Des hommes y entraient, portant l'arbalète à monture de cuivre. L'enquêteur songea qu'il devait s'enquérir de cet ordre de dépenses : tireurs d'arc, joueurs de bouchon. Cote 25.

Le marché de Wazemmes tenait au bout de la rue sa foule noire. M. Peltier y prit des bonbons pauvres, puis fit place encore à un homme ivre marqué de deux chutes : une bosse au front et une déchirure au nez dont le sang rejoignait de la boue, épaisse des cheveux aux chaussures. L'homme enduit de ruisseau, immonde et meurtri, souriait. Sa figure portait plus de joie que celle des enfants joueurs. M. Peltier retint l'extasié de se fracasser davantage comme sa tête se précipitait au pavé et retira de l'homme rétabli droit sa main noircie de fange. Il l'essuya pour saluer Hennion qui se masqua de rire :

— A c't' heure, s'il dit qu'il est point soûl, c'est un sacré minteux.

L'enquêteur parlait avec attention :

— Pourquoi ne le traquez-vous pas ? Vous êtes solidaires. Exterminez vos ivrognes ou ils vous extermineront en eux et en leurs enfants. Leur chair est la chair de votre idéal. Vous n'établirez point de pureté sur la pourriture. Et voici ce que nul ne vous dit : il faut que, pour triompher, ceux

qui n'ont rien apprennent encore à se priver, et d'abord à se priver de se saouler.

Hennion le regardait avec une attention qui paraissait intelligente. Brusquement il partit :

— Quand vous voudrez.

L'enquêteur entra dans sa méditation :

— Ils expieront l'Alcool... jusqu'à la septième génération. Ils disent : Révolution, mais en eux-mêmes rien n'en est accompli. La Cité changera-t-elle sur une humanité toujours semblable qui aime la Haine et boit l'Alcool ? Ils transportent en eux, flacons d'immondice, vers les temps futurs, la souillure ancienne. Leur parole annonce la justice, mais rien chez eux n'est l'approchement de sa réalisation. Disputeurs, buveurs, profiteurs, ils disent : Nous portons en nous le changement du Monde. Et leur pourriture est certaine pour les enfants de leurs enfants.

Devant la cour Ui, un grand Flamand, dos au mur, étalait sa ventrière d'argent.

— Liectevout, pensa M. Peltier. Il lui dit bonjour en le nommant et eut réponse :

— Bonzour ti.

De la cour déserte de femmes, on voyait, sous les rideaux soulevés des fenêtres, le débarbouillage de filles aux seins maigres sur des baquets

de bois. L'enquêteur frappa chez Mme Becquet :

— Qui qui buque ?... Intrez !

Elle peignait une fille renifleuse qui sembla regarder M. Peltier plus par la bouche grande ouverte que par les yeux mi-clos. Mme Becquet invita l'enquêteur:

— Mettez-vous,

puis s'activa aux cheveux de l'enfant qui se plaignit :

— Teu tires. Teu tires,

et ferma complètement les yeux.

M. Peltier la consola par les bonbons de Wazemmes et se mit au travail :

— Votre carnet de dépenses ?

Mme Becquet le prit dans le tiroir de la table blanche de lavage. Les cheveux de l'enfant maintenant noués, elle tira du bas de la penderie le panier des légumes et tailla une rave à la peau ombrée de mauve. Il demanda :

— Vous marquez par semaine, chicorée 0 fr. 40. C'est une livre ?

Elle dit :

— Oui, il faut ça.

Elle fit neiger sur le poêle du sable frais. M. Peltier admirait de n'avoir plus aucune répugnance à demeurer dans ce logis où l'effort de

propreté lui apparaissait parfaitement accompli. Tout faire dans la même pièce et n'en garder pas plus de trace. Il donna l'éloge du peuple :

— Vous avez du mérite.

Plongeant la rave dans la marmite, elle annonça :

— Aujourd'hui, on mange un morceau de viande.

Il dit :

— Eh oui.

Et elle :

— C'est dimanche.

Il comprit qu'elle s'excusait et osa prendre parti :

— Ils ont donné à ce peuple la crainte de manger de la viande et qu'on le sache.

Mais il calculait :

— Six jours de salaire de votre mari, à trois francs cinquante donnent vingt et un francs par semaine. Vos quantités consommées représentent une dépense de vingt-neuf francs.

Elle fut docile à cette exactitude :

— J'ai marqué tout ce qui entre. Il y a le pain du bureau de bienfaisance. Et le lait. Un peu d'habits que me donne la dame de conférence. On a un morceau d'un côté, un morceau de l'autre.

C'belle plante verte, c'est m'file qui l'a eue à l'école.

L'enfant peignée compléta :

— J'ai eu aussi le papier pour mettre autour. Le papier rose. Mademoiselle dit que dans les maisons, ça doit être beau. Et qu'il faut mettre du papier rose et du papier bleu.

L'enquêteur retrouvait le déchet des idées de M. Bernar :

— La participation à la beauté... L'ornement grand feu convient ici. Le Taudis flammé. Pour quoi ne leur apprend-on pas à l'école la sainteté de l'incendie ?

Levé pour quêter d'autres carnets, il dut apprendre :

— La femme de Liectevout le Belge, et Rose Wacrenier, et toutes ces femmes, elles voulaient point écrire au carnet. Et Amélie Hennion, s'n'homme disôt : Je veux point. Alors Hille elle a dit : " A c't'heure, faut marquer. Quarante sous par semaine et un bon c'hnieff qu'il paiera core ce monsieur. " Pour c't'femme Liectevout, c'est c'garçon Hennion qui a tout écrit. Le garçon Coppenolle il sait point écrire. S'mère dit qu'elle a jamais eu de propres souliers pour li aller à l'école. Et qu'elle voulôt point qu'on vi sin garçon à pieds de bas. C'est core une femme fière, saveu.

Fixe à son travail, il souhaitait sortir :

— Je vais chercher mes carnets.

Elle l'arrêta par cette difficulté :

— Y a pas d'avance. Hille Bobbe elle les a pris. Elle a dit que vous allôt plus venir, et qu'il fallôt que vous donniez les quarante sous à l'semaine, et qu'elle savôt d'u que vous étiez et qu'elle irôt chercher l'argent. Elle reste plus ici à c't' heure. Elle est retournée din le vieux Lille. Din le temps, elle a déjà resté din le vieux Lille. C'est eune maligne, saveu. Il y a qu' c'femme Coppenolle qu'a point voulu i donner sin carnet.

Gêné devant cette précieuse collaboratrice de M. Bernar, il sentait la honte de n'avoir plus rien à lui dire, maintenant qu'il n'avait plus besoin d'elle. Il repiquait à son travail :

— Mme Coppenolle est chez elle ?... Ne vous dérangez pas.

Arrivé à la porte n° 7 avant Mme Becquet qui s'y hâtait, il eut l'accueil du gros Coppenolle :

— Quouô ?

Les bras maigres, jaunes, de Mme Coppenolle bougeaient dans la blancheur du coton propre :

— Ch'est c't'homme qui vient pour s'carnet.

Coppenolle invita rudement l'enquêteur :

— Vins chi, ti !

Et le prit au bras pour le mener aux cabinets où son index visa la lunette sans couvercle :

— Tin papier. Il est là.

M. Peltier, un peu pâli, osait un reproche convenable :

— C'est un tort. Je n'ai envers vous aucune mauvaise intention.

Les femmes s'assemblaient ; la mère Wassingue tenait une fille craintive dont le dos s'enfonçait entre ses genoux. Mme Becquet avança :

— Laissez ch'll homme. Laissez-le que ch' dis !

Coppenolle railla :

— A vot' mode.

Barrant à M. Peltier la sortie de la cour, il commençait son enquête :

— D'u que teu viens ti ? Que ch'est que teu veux ? On te connôt point, chi !

L'assailli voulait l'adoucir par une grande sincérité :

— Je suis envoyé par un homme qui s'intéresse aux ouvriers.

— Ch'ti qui t'invô teu li diras merte.

M. Peltier sourit à l'idée de transmettre honnêtement à M. Bernar cet élément de l'enquête ; mais dix doigts musclés avancèrent vers sa face :

— Teu te fous de mi, ti ?... Teu vins vir si l'ouvrier gagne trop. Et ch' qu'on mange. Et ch' qu'on bô. Je vais t'y regarder dans t'maison mi, et demander à t'femme ce qu'a fait pour tin dîner ? Si c'est des tarteines ou du lait battu, ou del papin ! V'la maintenant que l'ouvrier, il peut plus s'arringer tranquille avec ses pauvres sous ! Mi aussi ch'veux savoir ce que teu gagnes. Et ch'qu'il gagne ch'ti qui t'invô. Et on verra qui ch' est le plus grand pourcheau.

Le Belge Liectevout prenait plaisir à cette dispute. Son visage doré de taches de rousseur ne remuait qu'aux lèvres pour un sifflement d'excitation. Mme Becquet faça Coppenolle et occupant ses mains sur lui conseilla M. Peltier :

— Muchez-vous, à c't'heure. Muchez-vous.

L'enquêteur l'écarta et fut de nouveau en prise. Son indécision venait moins d'une insuffisance physique qu'à rechercher de quel droit il refuserait de rebrousser l'enquête. Capable de lutter contre la pitié, mais docile sans conditions à la logique, il voyait la nécessité d'établir le questionnaire Bernar.

Cote 15. Viande : Combien payez-vous le filet de bœuf ?

Cote 23. Loyer : Combien votre hôtel ?

Cote 25. Plaisirs : Et le cercle, qui est votre estaminet ?

Il dit :

— Vous avez raison.

Coppenolle, à cette proclamation faite au regard de tous les gens de sa cour, ne se servait plus de sa fureur que pour rire terriblement :

— Ch'll'homme qui t'invô, mi ch' pisserô din s'chope.

M. Peltier achevait d'accomplir la justice :

— Je n'ai pas le droit d'être ici.

Il s'en alla, méditant :

— Nul ne peut être bon riche. Le crime est d'être riche. Pauvre en esprit, M. Bernar est riche en fait. Prétendre vivre de trois francs par jour fait sa différence avec M. Dercruysse, fort mangeur. Trois francs par jour assurés par cinq cent mille francs de rente. M. Bernar ne boit pas de vin, mais il en a sur sa table. Dégoût de la richesse n'est pas pauvreté. Il trouve à ne pas user sa fortune une rente de satisfaction et fait de la bienfaisance comme sa femme de la musique. Une sonate de misère. Mais le châtiment :

Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans la confiance du pauvre.

Palerme, le 30 novembre.

Monsieur,

Où en est votre contribution documentaire à mon enquête ?

Avez-vous pu recueillir des matériaux ? Il conviendrait que vous les rassembliez pour me les envoyer immédiatement.

J'apprends que M. Agoks fait faire dans la région lyonnaise, notamment parmi les tisseurs de la Croix-Rousse, les mêmes recherches ! Son outillage insuffisant, car je ne sache pas qu'il soit en mesure d'étendre à toute la France l'activité de son chantier, et la lourdeur habituelle de son plan de bâtisse, pour les contributions que nous connaissons de lui à la sociologie, ne m'inquiètent pas, quant au résultat de la comparaison entre le travail qu'il pourra fournir et le mien ! Mais il importe que je prenne date pour ôter à M. Agoks

la prétention d'avoir inventé une idée qu'il n'a connue que par moi !

Je vais donc publier un article préalable à ma grande enquête, avec les éléments que vous et mes autres collaborateurs allez me fournir le plus rapidement possible.

Je ferai en outre, dès mon retour de Sicile, une grande conférence au Musée Social pour bien marquer ma propriété !

Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

PYERRE BERNAR.

M. Peltier comparait cette lettre à celle anonyme de la cité Ui. Il y trouvait le même goût du point d'exclamation, mais chez M. Bernar, des majuscules et une ponctuation complète : virgule, point et virgule, marque de sa haute culture.

Mériter son argent pour vivre fut à l'enquêteur une nécessité supérieure à sa lassitude de ce métier. Repoussé du peuple, il le fréquenta en statistique :

Carnet n° 1. Archives.

Territoire de Lille : Nombre d'ouvriers et ouvrières 71.251. Le chiffre des assistés au bureau de bienfaisance : 35.858, lui donna l'idée d'établir le coefficient corporatif d'indigence. Il trouva au

textile 20.405 travailleurs dont 2.786 secourus. Il réfléchit :

— Les journaliers et hommes de peine comptent à part 1.923 indigents. Voici 2.786 ouvriers spécialisés, de qui la bonne volonté ni le mérite ne peuvent augmenter le salaire. La machine le donne par son nombre de tours.

Il faut ajouter les milliers de travailleurs aidés par les Hospices, les œuvres pullulantes, les Dames charitables. Je n'ai pas les chiffres exacts. Et je refuse de faire cadrer.

Il notait la règle du bureau de bienfaisance : Secourir toute famille dont les ressources sont inférieures à six francs par semaine et par personne, et calculait :

— Père, mère, trois enfants seraient considérés pourvus par un salaire paternel de cinq francs par jour. Mais la moyenne du prix de journée est trois francs cinquante. Ainsi la bienfaisance ne s'applique pas à la veuve, à l'estropié, mais au travailleur sain affamé par son travail. On peut conclure : l'ouvrier est ici mendiant.

Il voyait par les grandes vitres humides de la bibliothèque la lame de plomb du ciel fermer dans la ténèbre douce la Flandre hivernale noire de misère et propice à la mort. Il pensa :

— Ce peuple à la dignité abolie va à la bienfaisance comme l'oiseau au blé qu'on jette.

Quelle unité dans ce ciel ! Pas de nuage. Pas de soleil. Une toile de lin avant le blanchiment. Pâleur close sur la terre humide. Où est le soupirail ?

Il pencha sur le travail sa tête fatiguée, mais, réfléchit :

— Il faut renouveler les formules pour caricaturistes et venir à : l'Industrie manque de bras. Et cette affirmation ancienne : Si l'ouvrier faiblit et que ses enfants meurent, le salaire sauveur hausse. Ici, ce n'est pas vrai. La loi de cire abroge la loi d'airain. Donne avec amour pour ne pas payer avec justice. L'aumône crée vie suffisante à ceux qui mourraient du salaire. Rien qu'à ceux qui vont mourir.

Il atteignait la philosophie de M. Dercruysse :

— L'augmentation générale du prix du travail ne peut se conclure que de cette affirmation métallique : qu'une identique misère est égale pour tous dans ses effets. Erreur. Il y a l'endurance diverse à la supporter ; ce que la bienfaisance malléable distingue et épouse. Il ne faut aider que ceux qui ne peuvent plus marcher. Et pousser les autres, qui est l'affaire de M. Dercruysse. Madame vient derrière et l'abbé Eucher. Le béné-

fice est obtenu sur ceux qui marchent seuls, qui marchent quand même. Il peut augmenter. La bienfaisance se retire quand elle veut. L'augmentation du salaire ne se retire pas aisément.

Il se délassait dans l'irritation :

— M. Pyerre Bernar me fait faire le métier de demander à Hille Bobbe et à la mère Wassingue : Combien payez-vous le lard ? Voyeur de misère ! il se siffle une musique de chiffres pour pavaner sur le malheur du monde.

Il tria cette idée :

— Le salut de ce peuple, qui l'accomplira ? Depraetaere, par la bière Mathées-Lespagnol et le genièvre de Wambrechies ? L'ouvrier endure trois ennemis : L'Usine, le Taudis, le Débit. Et des complices : le prêtre, le militant Eune chope.

Les yeux vers l'ombre permanente, l'enquêteur troua d'une invocation la ténèbre :

— O Lumière !

Puis simplifia :

— Dieu — présent en révolte dans la misère du monde.

Debout, il croyait grandir à toucher du front l'Éternité :

— Quel destructeur divinement impitoyable passera sur ces abominations. Un grouillement de

vie où se perpétue la souffrance. Un fumier d'hommes remué par l'homme. Dans cela on te prie, haut, pour ne plus entendre parler la justice. Donne ici ton âme de révolte et la joie de mourir dans le rire intrépide plutôt que de vivre dans le sanglot et la mendicité. De mourir, mille de ceux à tête basse, pour qu'un survive, le front levé, et engendre la race libérée, divine de justice établie.

Ou frappe ce monde d'un astre emporté. Détruis, si nous sommes pour les siècles des siècles, du fumier d'âmes pour nourrir la prière, du fumier de chair pour engraisser le riche.

O Esprit, fais le rêve d'un monde où rien ne soit possible que la Justice ou la Mort.

Calmé par le respect de ses habitudes et revenu au travail pour quoi il était payé, il chiffra l'activité de l'industrie de M. Mathées-Lespagnol :

A Lille : 3.979 débits, un par 54 virgule 73 habitants.

Mais il calcula mieux :

Les 68.233 hommes adultes de la ville peuvent s'asseoir à 17,7 par débit installé : un pour 8,36 maisons, tous les trente pas.

Comme sa jeunesse voulait malgré tout de la joie, il se défatigua de lire des chiffres par une promenade rythmée au murmure de :

Trente kilomètres sans boire, sans boire...

vers le gîte de Hille Bobbe. Il crut se tromper de quartier. Les vieux hôtels à larges portes posaient, dans la rue Royale aux boutiques rares, la riche sévérité de leur façade ancienne.

Une voiture automobile luisait à une entrée luxueuse. Le chauffeur au corps épais sous ses boutons fourbis venait à la roue.

L'enquêteur invoqua :

— O Téniers. On voit toujours ici un homme qui pisse.

Son sourire rêva vers la clarté de la dame blonde qui montait en voiture ; mais sa mémoire aveuglée ne retint pas l'éclatant visage illuminé de diamants copieux, car il avait eu sa beauté dans les yeux comme on a le soleil en face.

L'indice de la misère encore logée près de la grande fortune fut une femme aux pieds sans bas dans des pantoufles trouées. Elle portait deux pains du bureau de bienfaisance et fit tache de loques devant une porte décorée de cuivre à inscription : “ Paul Couchnud ”.

L'enquêteur pensa :

— Un bienfaiteur. Ici les sonnettes ne s'usent que par les mains des prêtres et des mendiants.

Il s'étonna de revoir, vive, la marche de la femme qui ne portait plus ses pains. Il commençait sa méfiance, sachant des propos et enquêta la certitude au premier estaminet :

— Une chope.

Un homme, la veste gonflée d'une miche ronde, sonnait encore chez M. Paul Couchnud et repartait plat.

— A c't'heure, dit M. Peltier. Hé ? Saveu ?

Et il cligna un œil vers la maison aumônière, puis offrit au cabaretier :

— On boit à deux ?

L'ouvrier d'abattoir, venu à son second métier de débitant, à cette heure où on ne tuait plus, pompa de ses bras nus où des bribes de sang restaient aux poils blonds.

— Il en rentre. Il en rentre, dit-il.

M. Peltier tâtonnait vers le chiffre :

— Combien ?

Le tueur, frais de figure, vida le verre dans son corps robuste et fit un gros bruit de toussement :

— Il en achète tant qu'il peut. A quatre sous. Des pains de deux livres. Ça fait de la bonne soupe pour les veaux.

L'enquêteur bissait sa politesse :

— Encore une chope, une pour vous.

Le débitant pompa :

— De la bière bien douce. On boit du plaisir Une rondelle d'hier... Y a pas plus malin chevillard que Couchnud. Mais pour conseiller municipal, il est dévoué. On a des ruses, on va li dire. Il se met en route tout de suite. Les assistés qui aiment fin mieux boire une chope que manger une tarteine savent bien son adresse.

M. Peltier s'inclinait à cette grande nécessité.

— Faut bien boire sa chope.

— A m'mode que oui, dit le tueur. Faut régler sin compteur.

Dehors l'enquêteur réfléchit :

— Encore une cause d'erreur dans mes chiffres. Le prix du pain vendu à M. Couchnud deux sous la livre doit figurer à la cote 25. Il me faut les exactes quantités.

La conscience professionnelle l'amenait à la sonnette qui battit en cloche dans le vestibule large où une femme graisseuse arrêta de son tablier l'enquêteur au front incliné :

— M. Couchnud... pour affaires personnelles.

Lentement partie, elle revint dire :

— C'est pour quouô :

Le persévérant donnait sa carte :

— De la part de M. Pyerre Bernar.

M. Couchnud arriva avec une brusque rapidité pour parler devant le porte-parapluie où tenaient des triques à bœufs :

— Bernar ? Je connais point chll' homme, mi. Ch'est pour quouô ?

— C'est pour ajouter à une enquête de M. Pyerre Bernar, banquier, votre expérience sur la distribution municipale du pain aux indigents : 748.043 kilos.

M. Couchnud, masquant de son pouce un tiers de la carte de visite, la regardait, puis le questionneur. Ses mâchoires lentement serrées soulevaient ses joues épaisses. Baissant la tête en bœuf rué, il bourrelait sous son menton des plis de peau :

— De quouô teu vins chi vir ti ? Foute le camp !

Malgré la violation du domicile, M. Peltier, armé de conscience, ne sentait pas, à cette agression, le même trouble qu'à celle de Coppenolle. Il écarta avec une adroite netteté le bras du bestiaire :

— Je viens à vous, Monsieur, courtoisement et par obligation...

Sa tranquille manière parut gêner M. Couchnud qui garda ses mains vers soi, mais n'adoucit point sa voix :

— Le pain de bienfaisance, on a toujours trafiqué avec ! C'est-il moi qui va le chercher ? Y a des schnikeuses qui le vendent pour boire un verre. Et les bons de viande de quarante sous ? Le boucher les a pour vingt sous. Elles disent qu'elles ont pas d'appétit. Qu'est-ce que j'y peux mi, à ch'a ? On me porte du pain. Il est bon pour mes veaux, je le prends. J'ai point à savoir d'où il vient. Pour mi, du pain ch'est du pain.

Derrière M. Peltier, la grande porte, après la

détonation du choc violent, vibrait sur gonds.

L'enquêteur marchait, indécis :

— Dois-je plutôt ajouter les veaux de M. Couchnud aux 35.858 assistés ?

Par une fissure mince dans les façades bienséantes, il entrait dans une cité à forme de village aux ruelles tortillardes. Quel abcès masqué par la peau fine des maisons riches. Historien, il s'inclinait aux masures Louis XIV. Dans les murs séculaires à abriter la misère, une vieille femme cherchait le jour au rideau soulevé. Il la regardait :

Hille Bobbe ? Non. Hille tenait un fond de sourire dans la ténèbre de sa crasse.

L'enquêteur venait à l'aïeule si courbée que sa tête demeurait à l'appui de la fenêtre ouverte :

— Vous ne connaissez point...

Il dut crier sur l'aboiement d'un chien rageur :

— Vous ne connaissez point... Hille Bobbe ?

Une main de la vieille faisait derrière elle, vers l'obscurité, un commandement de silence, de l'autre elle prolongeait le pavillon de son oreille gauche. Heureuse qu'on lui parlât, elle retenait l'étranger par l'apparence d'avoir quelque chose à lui répondre et commençait une litanie :

— Bobbe, que vous dites. C'est-il point chll' femme... Ou c'est-il point, à c't'heure...

M. Peltier reprit sa route dans le village enclos au quartier des grandes demeures et admira son invisibilité de la rue : un fard de maisons propres, puis un trou où la misère du peuple coulait vers la flaque des gîtes puants.

Ah ! des briques neuves ! *Bière Mathées-Lespagnol.* Au plus épais des masures, le brasseur logeait débit.

L'enquêteur continua dans le quartier sa marche attentive. Rue de la Halloterie, il se soumit à l'ombre d'une voûte. A l'autre bout, une femme entrait aussi dans le tuyau de maçonnerie et dut reculer vers la cour pour le laisser venir. Il l'arrêta de disparaître dans le passage d'où il émergeait :

— Hille Bobbe ?

La femme remuait avec peine des paupières lourdes de chassie blonde. Le pot à bière tenu dans sa main molle lui touchait le genou tant son dos fléchissait.

— Y a ch'll' noiraude qu'est venue. Dans ch'bâtiment au fond.

Trois bâtisses montaient leurs étages sur deux cours semblables à des fonds de puits. La porte ancienne des cabinets banaux avait la coquille sculptée en plein. Dans la ténèbre serrée par les murs des couloirs, M. Peltier toucha une rampe.

Il ne pouvait pas voir où commençaient les portes. Il frappait en aveugle jusqu'à trouver le bois sonore. Personne. Le silence était comme un poids très lourd sur ses épaules qui se courbaient. Un vagissement donna vie au Taudis. D'où venait-il ? Il frappa plus loin : du mur ; puis encore du bois. Cependant ce cri d'enfant, c'était ici. Le jour d'une pâleur de mort à peau sale parut au fond du couloir. M. Peltier avança vers une porte ouverte.

— A c't'heure, dit la voix connue.

Incapable de voir précisément, il demandait ;

— Hille Bobbe ?

Son remuement la distingua de l'ombre. Elle plaida craintive :

— J'étô saisie, saveu.

Puis le complimenta :

— Vous êtes subtil. Mettez-vous.

La pièce à une fenêtre sur le puits de la cour paraissait vaste par tant de place vacante autour des trois meubles : le lit de fer du Bureau de bienfaisance, le poêle de fonte et une chaise.

Hille épousait du bras gauche une tringle du lit et penchait sa pose de lente bavarde :

— A l'hiver, on est ici bien.

L'enquêteur reprenait son métier :

— Et mes carnets ?

Elle ricana silencieusement puis parla :

— Rose Wacrenier et Julie Wassingue, elles me devôt vingt sous. Wassingue, l'fileux, il m'avôt core pris deux sous c'dimanche pour s'cigare. Il disôt qu'l'pipe tenôt mie bien l'dimanche din s' bouque. C'est un fier, saveu.

Et mi ch'disôt : Elles ne veuletent point, elles ne veuletent point marquer sû c' carnet. Alors mi je les ô obstiné : Faut marquer, faut marquer, à c't'heure. Ch'll homme disôt qu'i donnerôt quarante sous. Ch'est c' garchon Hennion qui a écrit. Alors, mi ch'dis...

M. Peltier montra l'argent. Elle dénicha les papiers de ses guenilles et questionna :

— Ch'qu'elles disôt de mi, ces femmes ? Ch' savôt bien que j'étô sur la langue du monde.

Il distinguait encore du mobilier : un crucifix, une cafetière ; toutes les croyances de Hille : de Jésus au marc de café répandu sur une assiette aux fêlures teintes de jus noir.

A l'autre paroi de la cour, derrière des vitres nues, des choses remuaient sur un plancher, peut-être des enfants. On ne voyait pas bien. La figure blanche d'une femme monta lentement comme d'un remous de vase, flotta au carreau, puis replongea dans la ténèbre.

— C'est vieux ici, dit M. Peltier.

— Fort, fort vieux. Et c'est core cher. Des chambres à cinq francs, six francs le mois. Din le temps, quand on avôt quartier din les caves, c'étôt riche se loger ici, à l'étage. A c't'heure, on peut plus vivre aux caves. C'est défendu. Y en a bien core qui le font saveu... c'ti qui vend du petit bois cassé...

Elle regrettait l'antique coutume ouvrière :

— A l'hiver, on est bien aux caves.

Dans l'escalier de bois, aux marches flexibles, elle commença la politesse d'adieu :

— Quand vous voudrez.

L'attentif la vit aller au genièvre, et du seuil de l'estaminet, lui incliner son bonnet sale :

— Des compliments.

Il gardait, dans sa marche enquêteuse, le regard vers les caves et reconnaissait leur ancien usage locatif aux soupireaux d'un mètre pour l'escalier de descente. Maintenant les petits métiers y menaient leur travail consciencieux. Des *Cordonnier fait le neuf* — *Zinc*, *gaz*, *eau*, — *Serrurier poêlier* frappaient du marteau au niveau des morts.

M. Peltier remplit les questionnaires et buta sur la difficulté d'y faire tenir des documents semblables à celui fourni par le tisseur Delesalle :

Salaire par jour 3f 75 total 22f50
pour une semaine il nous faut
15 Kilogs de pomme de terre ~~1f50~~ 1f50
2 sacs de charbon 3f40
2 pains de trois livres par jour sela fait par semaine 7f70
3 litres de pétrole par semaine 1f05
légume pour la soupe par semaine 1f50
une demie livre de café par semaine 1f20
sucre blanc chicore savon cristaux amidon par semaine 2f00
beurre par semaine 2f00
loyer par moi 4f50
maison de crédit pour le linge et vêtement 10f00

mai soyez assuré que la viandi rest au Bouche

reccevez chère Monsieur nos Meilleure salutation de ma femme et de mes quatre enfants ainsi que de moi même

Il voyait, au chiffre aveugle : " linge et vêtements : dix francs ", le procédé des maisons d'escroquerie par le crédit : une perception fixe à

domicile pour des objets à la valeur jamais débattue, dans le contentement de ne rien payer quand on les prend.

Trouver dans ces budgets toujours le total des dépenses supérieur à celui des recettes lui donnait la certitude arithmétique de la bienfaisance compensatrice.

Il s'étonna de la réponse de Wassingue à la cote 15, Viande : 2,75 par semaine. Les dents des cinq enfants de Wassingue ne touchaient de boucherie que par les bons des œuvres et celui du Bureau de bienfaisance au 14 juillet.

L'enquêteur découvrait aux consciences des pauvres le déshonneur de ne pas acheter de viande.

Mais Wassingue ne marquait pas la prise de sa mère. Elle en puait. Un sou par jour. Dix-huit francs trente centimes pour l'année.

M. Peltier s'attrista :

— Wassingue, tu mens. C'est cependant pour toi que justice doit se faire. Dis la vérité, Wassingue. Si tout le monde ce soir disait la vérité, l'humanité de demain matin ne se reconnaîtrait plus dans son miroir.

La consolation de travailler avec un soin sans repos le servait contre le désespoir d'ajuster exactement les chiffres à la réalité. Et il pensait :

— Sinistre travail. Je n'ai rien pour rire que l'irréalisme de M. Bernar, sociologue. Quoi que, scrupuleusement, je lui apporte de vif, il établira, en papier, son : *Coefficient corporatif des nécessités vitales.*

L'enquêteur chercha sur balance le prix du café au détail : 40 grammes pour quatre sous, dont 5 grammes de papier, soit deux francs quatre-vingt-cinq la livre au lieu de trente sous valeur au comptant.

— Voici, réfléchit M. Peltier : le café coûte à Mme Wacrenier plus cher qu'à M. Pyerre Bernar. Puis-je en venir à cette affirmation : Le pauvre paie tout plus cher que le riche ? Le monstre du Crédit est sur lui, le Dépourvu. Dans un mois, l'ouvrier travaille t'il trois semaines pour vivre et une semaine pour payer l'impôt du Crédit ? J'ai vu, chez M. Dercruysse, une saisie-arrêt de onze francs, grevée de cinquante francs de frais de procédure, pour une paire de chaussures de femme, valeur sept francs dans le commerce au comptant. Il faut venir aux ouvrières à deux francs cinquante par jour pour trouver la femme qui se chausse à soixante-et-un francs. Madame Bernar n'y met pas ce prix.

Il repassa sur ces chiffres son attention aiguë :

QUESTIONNAIRE N° 1 — 1912

1. M. *Hennion.*
2. Catégorie professionnelle, *Mécanicien*
3. Adresse : *Rue des Rogations, Cour UI.*
4. Commune *Lille.* Département : *Nord*
5. Nombre d'enfants : 7.
6. Nombre d'enfants travaillant : 2

366 jours
52 dimanches
7 jours fériés
307 jours ouvrables

SALAIRE :		Père	Mère	Enfants	
7. A la journée		*6.50*		*4.50*	*Une fille bobineuse à 2.50 par jour. Une fille confectionneuse à 2 fr. par jour.*
8. Au mois					

9.	*307 × 11 =*	*3.377*		Salaire de famille pour l'année.
10.		*367*	*55*	*Déficit comblé par la bienfaisance.*
11.		*3.744*	*55*	Dépense totale pour l'année.
DÉPENSES	**TAUX**			**OBSERVATIONS**
12. Beurre	*1,50 à 2 fr. la liv.*	*312*		*Consommation de 3 à 4 liv. par sem.*
13. Lard *et fromage*		*78*		*— de 1 fr. 50 —*
14. Pain	*0,50 les 3 livres Coopérative*	*732*		*4 pains de 3 livres par jour*
15. Viande	*0,80 à 1,60 le k.*	*366*		*1 fr. par jour.*
16. Légumes		*156*		*3 fr. par sem. en 2 achats au marché.*
17. Café	*1,40 la livre*	*72*	*80*	*1 livre par semaine.*
18. Chicorée	*0,35 la livre*	*18*	*20*	*1 — —*
19. Sucre	*0,75 le kilogr.*	*39*		*1 kilogr. par semaine.*
20. Bière	*0,20 le litre*	*260*		*25 litres par sem. pris en bouteilles*
21. Alcool				
22. Tabac	*4 fr. le k. 1re zône*	*20*	*80*	*100 grammes par semaine*
23. Loyer	*25 fr. par mois*	*300*		*2 pièces en bas, 2 au premier, 2 mansardes, 1 cave*
24. **Vêtements**		*520*		*10 fr. par semaine pour l'entretien du vêtement et du mobilier*
25. **Plaisirs**		*52*		*Le père boit 3 chopes par semaine, Entrée des enfants au cinéma : 0.30. Dimanche des filles : 0.40*

26. *Transports*		[illegible]	[illegible]
27. *Charbon*	*32 fr. la tonne*	236 60	*Achat par sac de 50 kil. 1 fr. 00 Moy. de dépense été et hiver est de 5 fr. 10 par semaine.*
28. *Pommes de terre* . .	*6,50 les 100 k.*	70 20	*22 kilos par semaine*
29. *Lait*	*0,30 le litre*	72 80	*Un demi litre et un sou par jour.*
30. *Pétrole*	*0,35 le litre*	72 80	*4 litres par semaine.*
31. *Savons et cristaux* . .	*Cristaux 0,10 le k. Sav. noir 0,40 le k.*	36 40	*0.70 par semaine.*
32. *Coiffeur*	*0,10 barbe 0,15 taille de cheveux*	12 75	*0.25 par semaine en comptant le ruban des filles.*
33. *Blanchissage*		104	*2 fr. par semaine pour les grosses pièces blanchies au dehors.*
34. *Denier de St.-Pierre* .	*1 fr. par mois*	12	*0.15 par semaine*
35. *Cotisat. syndicale* . .	*Facultatif*	7 80	
36.		156	*Huile, vinaigre, fil, épices, etc., 3 fr. par semaine.*

Hennion reçoit du bureau de bienfaisance 4 pains de 2 livres par semaine.

Trois enfants sont nourris gratuitement à midi aux cantines scolaires et touchent chacun un paquet de vêtements par an.

Madame Hennion reçoit la visite de dames charitables et du clergé de la paroisse.

7. 8. Utiliser une des deux cotes selon le mode de paiement du salaire dans les catégories professionnelles. Les salaires à la quinzaine doivent figurer au prix de journée à la cote 7. Les appointements d'employés à la cote 8. Si les salaires des cotes 7 et 8 ne sont pas des salaires exclusifs, mentionner quel est le salaire d'appoint et le porter en sous-titre à catégorie professionnelle. Ex.: Ouvrier agricole, tisseur à domicile.

9. 10. 11. Les cotes 36 à 12 sont à totaliser de bas en haut à la cote 11. Le total des cotes 11 et 10 doit donner le chiffre de la cote 9.

36. La cote 36 recevra les résidus d'une importance insuffisante pour motiver une rubrique.

Taux. Porter sous cette mention le prix au kg. pour le beurre, le lard, le pain ; au litre pour la bière. La cote 21 devra contenir la dépense quotidienne habituelle en alcool ; la cote 25 la dépense dominicale en alcool liée aux autres dépenses : jeux de cartes, etc.

Nota. — Ne pas tracer de guillemets mais répéter les chiffres.

QUESTIONNAIRE N° 2 — 1912

1. M. *Becqnet.*
2. Catégorie professionnelle : *Tisseur.*
3. Adresse : *Rue des Rogations, Cour UI.*
4. Commune *Lille.* Département : *Nord.*
5. Nombre d'enfants : *4.*
6. Nombre d'enfants travaillant :

366 jours
52 dimanches
7 jours fériés
———
307 jours ouvrables

SALAIRE :	Père	Mère	Enfants
7. A la journee	*3.50*		
8. Au mois			

9.	*307 × 3.50 =*	*1.074 50*	Salaire de famille pour l'année.
10.		*422 75*	*Déficit comblé par la bienfaisance.*
11.		*1.497 25*	Dépense totale pour l'année.

DÉPENSES	TAUX		OBSERVATIONS
12. Beurre	*1.20 la livre*	*62 40*	*1 livre par semaine Beurre dit écrémé: Margarine.*
13. Lard. *Viande de porc*	*1.25 à 1.50 la l.*	*26*	*0.50 par semaine.*
14. Pain	*0.50 les 3 livres Coopérative*	*366*	*2 pains de trois livres par jour.*
15. Viande			*Mange de la boucherie quand les œuvres donnent des bons.*
16. Légumes		*104*	*2 fr. par semaine.*
17. Café	*1.20 la livre*	*62 40*	*1 livre par semaine.*
18. Chicorée	*0.30 la livre*	*15 60*	*1 livre par semaine.*
19. Sucre	*0.75 le kil.*	*26*	*N'use pas un kil. par semaine.*
20. Bière	*0.25 le lit. au pot 0.10 la chope de bière*	*5*	*Il rentre rarement de la bière à la maison, le mari boit à l'estaminet.*
21. Alcool	*0.10 et 0.05 le verre de genièvre*	*65 50*	*Becquet dépense en moyenne 0.25 par jour à l'estaminet.*
22. Tabac	*4 fr. le k. 1re zône*	*20 80*	*100 gr. par semaine.*
23. Loyer	*14.50 par mois*	*174*	*Maison à côté des cabinets, 1 pièce en bas 1 en haut.*
24. Vêtements			*Donnés par les dames de conférences.*

25. **Plaisirs.**		921	Becquet dépense 1.50 le dimanche et 1.50 le lundi.
26. *Transport*			
27. *Charbon*	*32 fr. la tonne*	*166 40*	*Moyenne de 100 kil. par semaine.*
28. *Pommes de terre* . .	*0.10 le kilo*	*73 20*	*2 kil. par jour.*
29. *Lait*	*0.30 le litre*	*54 75*	*1/2 litre par jour.*
30. *Pétrole*	*0.35 le litre*	*36 40*	*2 litres par semaine,*
31. *Savons et cristaux* . .	*Cristaux 0.10 le k. Sav. noir 0.40 le k.*	*39*	*0.75 par semaine. Blanchit tout elle-même.*
32. *Coiffeur*	*0.10 barbe 0.20 taille de cheveux*	*10*	*0.40 par mois pour les cheveux du père et du fils aîné. 0.10 par semaine pour le père qui se fait raser tous les samedis.*
33.			
34. *Denier St.-Pierre* . .	*Facultatif*	*7 80*	*0.15 par semaine.*
35.			
36.		*26*	*Huile, vinaigre, fil, aiguille, etc., semaine.*

Le salaire de 3.50 fr. est calculé sur le travail aux pièces. Ce travail n'est pas continu. Quand le métier arrête de battre pour l'enlèvement de la pièce finie, le tisseur subit un délai pour avoir une nouvelle chaîne à monter. Becquet s'enivre, mais de peu, et surtout lorsque, n'ayant pas bu un jour sa quantité coutumière, il se rattrape le lendemain. Touche 5 pains par semaine au bureau de bienfaisance, habits, literie et 3 francs par mois. Trois enfants dînent gratuitement aux cantines scolaires et touchent un paquet de vêtements par an. Mme Becquet est très aidée par les dames de conférences, parce que sa maison est propre.

7. 8. Utiliser une des deux cotes selon le mode de paiement du salaire dans les catégories professionnelles. Les salaires à la quinzaine doivent figurer au prix de journée à la cote 7. Les appointements d'employés à la cote 8. Si les salaires des cotes 7 et 8 ne sont pas des salaires exclusifs, mentionner quel est le salaire d'appoint et le porter en sous-titre à catégorie professionnelle. Ex. : Ouvrier agricole, tisseur à domicile.

9. 10. 11. Les cotes 36 à 12 sont à totaliser de bas en haut à la cote 11. Le total des cotes 11 et 10 doit donner le chiffre de la cote 9.

36. La cote 36 recevra les résidus d'une importance insuffisante pour motiver une rubrique.

Taux. Porter sous cette mention le prix au kg. pour le beurre, le lard, le pain ; au litre pour la bière. La cote 21 devra contenir la dépense quotidienne habituelle en alcool ; la cote 25 la dépense dominicale en alcool liée aux autres dépenses : jeux de cartes, etc.

Nota. — Ne pas tracer de guillemets, mais répéter les chiffres.

QUESTIONNAIRE N° 3 — 1912

1. M. *Wacrenier.*
2. Catégorie professionnelle. *Rattacheur. Filature de Coton.*
3. Adresse : *Rue des Rogations, Cour Ul.*
4. Commune *Lille.* Département : *Nord*
5. Nombre d'enfants : 5
6. Nombre d'enfants travaillant : *1*

366 *jours*
52 *dimanches*
7 *jours fériés*
———
307 *jours ouvrables*

Salaire :	Père	Mère	Enfants	
7. A la journée	*3.50*		*1.50*	*Une fille varouleuse en filature de coton.*
8. Au mois.				

Dépenses	Taux		Observations
9.	*307 × 5 =*	*1.535*	Salaire de famille pour l'année.
10.		*94 20*	*Déficit comblé par la bienfaisance.*
11.		*1.629 20*	Dépense totale pour l'année.
12. Beurre	*2,50 la l. au dét.*	*194*	*1 livre 1/2 par semaine.*
13. Lard *et fromage*		*26*	*0,50 par semaine.*
14. Pain	*0,55 les 3 livres*	*402 60*	*2 pains de 3 livr. par jour, pris au petit boulanger parce qu'il fait crédit.*
15. Viande			
16. Légumes		*39*	*0,75 par semaine.*
17. Café	*2,85 la l. au dét.*	*73 85*	*Une demi livre par semaine.*
18. Chicorée	*0,30 la livre.*	*15 60*	*1 livre par semaine.*
19. Sucre	*1 fr. le k. par 125 et 250 gr.*	*26*	*1 livre par semaine.*
20. Bière			
21. Alcool	*0,10 le gr. godet*	*5 20*	*Wacrenier boit un geniév. le lundi.*
22. Tabac		*10 40*	*0.20 de tabac à pipe par semaine.*
23. Loyer	*15 fr. par mois*	*180*	*1 pièce en bas, 1 en haut.*
24. Vêtements		*130*	*Donne 2.50 chaque dimanche au percepteur d'une maison de crédit qui lui fournit 80 fr. de linge, vêtements et chaussures par an.*
25. Plaisirs	*0,10 la chope*	*10 40*	*Wacrenier boit 1 chope de bière le* [illegible] *le lundi.*

27. *Charbon*	*40 fr. la tonne achat à la caisse*	*119 60*	*Dépense moyenne de 2 f. 80 par semaine l'hiver et de 1 f. 80 l'été.*
28. *Pommes de terre* . .	*1,75 les 25 kil.*	*91*	*25 kil. par semaine.*
29. *Lait*.	*0,30 le litre.*	*54 75*	*0,15 par jour.*
30. *Pétrole*.	*0,35 le litre*	*36 40*	*2 litres par semaine.*
31. *Savons et cristaux*. .	*Cristaux 0,10 le k. Sav. noir 0,40 le k.*	*13*	*0,25 par semaine.*
32. *Coiffeur*		*4 80*	*0,40 par mois.*
33. *Blanchissage* . . .		*104*	*2 fr. par semaine.*
34. *Denier de St-Pierre* .	*Facultatif*	*5 20*	*0,10 par semaine.*
35.			
36.		*26*	*Huile vinaigre fil, épices, etc., 2 francs par semaine.*

Achète tout par petites quantités et à crédit. Reçoit du bureau de bienfaisanse 4 pains de 2 livres par semaine et 3 francs par mois — des habits, de la literie. Trois enfants sont nourris à midi aux cantines scolaires et touchent chaque année un paquet de vêtement. Cette famille ne mange que de la viande de bienfaisance et reçoit beaucoup en nature. Elle est visité par les dames de conférences, le clergé de la paroisse.

Wacrenier Léon, père de Wacrenier, rattacheur, et Ghys Mélanie, mère de Mme Wacrenier, sont aux Hospices.

7. 8. Utiliser une des deux cotes selon le mode de paiement du salaire dans les catégories professionnelles. Les salaires à la quinzaine doivent figurer aux prix de journée à la cote 7. Les appointements d'employés à la cote 8. Si les salaires des cotes 7 et 8 ne sont pas des salaires exclusifs, mentionner quel est le salaire d'appoint et le porter en sous-titre à catégorie professionnelle. Exemple : Ouvrier agricole, tisseur à domicile.

9. 10. 11. Les cotes 36 à 12 sont à totaliser de bas en haut à la cote 11. Le total des cotes 10 et 11 devra donner le chriffre de la cote 9.

36. La cote 36 recevra les résidus d'une importance insuffisante pour motiver une rubrique.

Taux. Porter sous cette mention le prix aux kil. pour le beurre, le lard, le pain ; au litre pour la bière.

La cote 21 devra contenir la dépense quotidienne habituelle en alcool ; la cote 25 la dépense dominicale en alcool liée aux autres dépenses : jeux de cartes, etc.

Nota. — Ne pas tracer de guillemets, mais répéter les chiffres.

QUESTIONNAIRE N° 4 — 1912

1. M. *Wassingue.*
2. Catégorie professionnelle, *Fileur de Coton.*
3. Adresse : *Rue des Rogations, Cour Ul.*
4. Commune *Lille.* Département : *Nord.*
5. Nombre d'enfants : *5.*
6. Nombre d'enfants travaillant : *1.*

366 *jours*
52 *dimanches*
7 *jours fériés*
307 *jours ouvrables*

SALAIRE :	Père	Mère	Enfants
7. A la journée	*5*	*0,40*	*0,90*
8. Au mois			

La mère fait des lessives 2 ou 3 jours par semaine, la grand'mère garde les enfants, la fille aînée est apprentie confectionneuse à 5,50 par semaine.

9.	*307 × 6.30 =*	*1.934 10*	Salaire de famille pour l'année.
10.		*186 30*	*Déficit comblé par la bienfaisance.*
11.		*2.120 40*	Dépense totale pour l'année

Dépenses	Taux		Observations
12. Beurre	*1,50 la livre*	*156*	*2 livres par semaine.*
13. Lard. *Viande de porc.*	*1,25 à 1,50 la liv.*	*70 20*	*1 livre par semaine, ou paté.*
14. Pain	*0,50 les 3 livres*	*312*	*12 pains de 3 livres par semaine.*
15. Viande.	*Coopérative*	*143*	*2,75 par semaine. Chiffre prétendu par Mme Wassingue.*
16. Légumes		*39*	*0,75 par semaine.*
17. Café	*1,50 la livre*	*78*	*1 livre par semaine.*
18. Chicorée	*0,35 la livre*	*18 20*	*1 livre par semaine.*
19. Sucre	*0,75 le kil.*	*39*	*1 kil. par semaine.*
20. Bière	*0,25 le litre*	*73 20*	*Va chercher au pot à l'estaminet 0,10 le matin, 0,10 le soir.*
21. Alcool			
22. Tabac	*4 f. le k. 1re zône 2e subdivision*	*31 20*	*100 gr. par semaine, fume le dimanche 1 cigare de 0,10.*
23. Loyer	*19,10 par mois*	*229 20*	*2 pièces en bas, 1 en haut.*
24. Vêtements		*260*	*5 f. par sem. à une mais. de crédit.*
25. Plaisirs.		*105 40*	*La mère donne 0,05 chaque deux jeudis à 2 enfants de 4 et 5 ans, pour aller au cinéma. Le père boit 2 chopes le dimanche, 2 le lundi. Il a eu au printemps un coq de combat qui lui a coûté achat compris (15 f.) 102 f., a* [illegible]

26. *Transports*			
27. *Charbon*	*32 fr. la tonne*	*166 40*	*Moyenne de 100 kil. par semaine.*
28. *Pommes de terre* . .	*0,10 le kil.*	*78*	*15 kil. par semaine.*
29. *Lait*	*0,30 le litre*	*109 80*	*1 litre par jour.*
30. *Pétrole*	*0,35 le litre*	*57 20*	*3 litres par semaine.*
31. *Savons et cristaux* . .	*Cristaux 0,10 le k.* *Sav. noir 0,40 le k.*	*26*	*0,50 par semaine.*
32. *Coiffeur*	*0,20 taille de cheveux, 0,10 barbe*	*15 60*	*0,30 par semaine avec les peignes et rubans de la fille.*
33. *Blanchissage*			
Retraites ouvrières .	*0,75 par mois*	*9*	
34. *Cotisation syndicale* .	*0,25 par semain.*	*13*	
35. *Secours mutuel* . . .	*0,60 par semain.*	*31 20*	
Denier de St-Pierre .	*Facultatif*	*7 80*	*0,15 par semaine.*
36.		*52*	*Huile, vinaigre, fil, aiguilles, etc., 1 fr. par semaine.*

Reçoit du bureau de bienfaisance 5 pains de 2 livres par semaine, 5 francs par mois, 200 kil. de charbon pour la saison d'hiver, vêtements, literie. 4 enfants dînent gratuitement aux cantines scolaires ; ils touchent un paquet de vêtements par an. Mme Wassingue est visitée par le clergé de la paroisse et les dames de conférences. La fille confectionneuse a un cadeau de 5 francs la semaine d'un ami et les emploie à sa toilette. Le père et la mère de Mme Wacrenier sont aux Hospices.

La mère de Wacrenier touche 20 francs par mois (loi du 14 juillet 1905), et vit dans la famille de son fils.

7. 8. Utiliser une des deux cotes selon le mode de paiement du salaire dans les catégories professionnelles. Les salaires à la quinzaine doivent figurer au prix de journée à la cote 7. Les appointements d'employés à la cote 8. Si les salaires des cotes 7 et 8 ne sont pas des salaires exclusifs mentionner quel est le salaire et le porter en sous-titre à catégorie professionnelle. Exemple : Ouvrier agricole, tisseur à domicile.

9. 10. 11. Les cotes 36 à 12 sont à totaliser de bas en haut à la cote 11.

36. La cote 36 recevra les résidus d'une importance insuffisante pour motiver une rubrique.

Taux. Porter sous cette mention le prix au kil. pour le beurre, le lard, le pain, au litre pour la bière. La cote 21 devra contenir la dépense quotidienne habituelle en alcool ; la cote 25, la dépense dominicale en alcool liée au autres dépenses : jeux de cartes, etc.

Nota. — Ne pas tracer de guillemets, mais répéter les chiffres.

QUESTIONNAIRE Nº 5 1912

366 jours
52 dimanches
7 jours fériés
307 jours ouvrables

1. *M. Coppenolle.*
2. Catégorie professionnelle : *Fondeur.*
3. Adresse : *Rue des Rogations, Cour UI.*
4. Commune : *Lille.* Département : *Nord.*
5. Nombre d'enfants :
6. Nombre d'enfants travaillant :

SALAIRE :	Père	Mère	Enfants
7. A la journée	*4.50*		
8. Au mois			

9. *1.381 50* Salaire de famille pour l'année
10. Epargne.
11. Dépense totale pour l'année.

DÉPENSES	TAUX	OBSERVATIONS
12. Beurre		
13. Lard		
14. Pain		
15. Viande		
16. Légumes		
17. Café		
18. Chicorée		
19. Sucre		
20. Bière	*M E R D E*	
21. Alcool		

23. Loyer	
24. Vêtements	
25. Plaisirs	
26.	
27.	
28.	
29.	
30.	
31.	
32.	
33.	
34.	
35.	
36.	

7. 8. Utiliser une des deux cotes selon le mode de paiement du salaire dans les catégories professionnelles. Les salaires à la quinzaine doivent figurer au prix de journée à la cote 7. Les appointements d'employés à la cote 8. Si les salaires des cotes 7 et 8 ne sont pas des salaires exclusifs, mentionner quel est le salaire d'appoint et le porter en sous-titre à catégorie professionnelle. Ex. : Ouvrier agricole, tisseur à domicile.

9. 10. 11. Les cotes 36 à 12 sont à totaliser de bas en haut à la cote 11. Le total des cotes 11 et 10 doit donner le chiffre de la cote 9.

36. La cote 36 recevra les résidus d'une importance insuffisante pour motiver une rubrique.

Taux. Porter sous cette mention le prix au kg. pour le beurre, le lard, le pain ; au litre pour la bière. La cote 21 devra contenir la dépence quotidienne habituelle en alcool; la cote 25 la dépense dominicale en alcool liée aux autres dépenses : jeux de cartes, etc.

Nota. — Ne pas tracer de guillemets, mais répéter les chiffres.

M. Peltier allait être content de cette soigneuse figuration de la misère, mais il calcula insuffisante l'affirmation de la cote 21 : Alcool. Pour la vérifier, il fut avant six heures à Wazemmes. La nuit sans étoiles augmentait en lui l'angoisse du Nord. Un sifflet commença. Les lumières pauvres ouvraient dans les maisons noires les yeux des fenêtres. Le bruit de la pompe durait dans la cour Ui.

M. Peltier entra "Au Wambrechies". Mme Wassenhowe vint sans hâte de l'arrière boutique où l'on voyait Wassenhowe et un garçon se laver dans un baquet de bois. L'enquêteur s'informait :

— Vous avez du café ?

La femme aux cheveux pointés hors d'un linge de nuit fit couler dans la jatte minuscule le jus noir :

— A c't heure, il y a toudi du café au matin. Pour rin.

Ayant posé le petit verre, elle dut demander :

— Du ch'nief ? D' l'eau-de-vie ?

M. Peltier épousait la coutume :

— Du genièvre...

La fiole au bec d'étain pencha sur le godet. Mme Wassenhowe rendit 0.40 sur 50 centimes :

— On a point grand profit. Faut en vindre pour gaigner. Lundi au matin, on vend core assez bien du ch'nief. Ça, faut que l'ouvrier soit

malheureux pour pas prindre sin ch'nief au lundi.

Trois hommes entrèrent, tenant la ficelle de leur sac à tartines passée au poignet, et les mains aux poches. La cabaretière souhaitait le bonjour par leur nom à ces clients habituels qu'elle servit sans rien leur demander. Ils parlaient à Wassenhowe qui avança dans la porte sa tête où les cheveux plats tombaient jusqu'au nez rouge. Il dit, avec le bonjour, le nom de chaque homme. Ils répondaient les mots matineux :

— Ça va être le second coup.

— On va ?

— Y est temps.

Deux encore entrèrent boire le petit verre à un sou. Un augmenta la dépense par un décilitre : cinq sous, versé dans un bidon de fer.

Au service sans paroles, l'enquêteur reconnaissait la régularité des habitudes quotidiennes. Il tenait des chiffres à multiplier par six pour le total de semaine. Il sortit comme le cabaretier buvait aussi son café au genièvre avec un client. Les sifflets d'usines dominaient le bruit des pas ouvriers en marche dans les rues noires. L'enquêteur agile au travail, dans ces minutes d'avant le dernier signal, entra vite " Au Bien-Assis ". Des verres remplis

alignés sur le comptoir donnaient le nombre des clients attendus : 17. Depraetaere aidait sa femme à la figure souillée de sommeil. La barbe du débitant prêcheur, froissée au lit, torchonnait sa cravate noire aux brins liés en corde de pendu.

Il reconnut M. Peltier :

— Ah ! Ah ! Déjà découché. Et qué nouvelles ?

— Vous vendez, demanda l'enquêteur, beaucoup de genièvre ?

Le verseur à la face poilue commença de parler à lente voix basse :

— L'ouvrier ne boit par du ch'nief comme le capitaliste du cognac. Nous, on est contre l'Alcool. Un ch'nief au matin, ça n'est pas boire.

Changeant de registre, il atteignait la grande voix du prêche :

— Aâââ ! Limiter les débits, ça c'est de l'alcoolisme. En Hollande, camarades, la statistique montre que plus il y a de débitants, moins il y a d'alcooliques. Limiter les débits, c'est un véritable crime contre la classe ouvrière !

Les hommes approuvaient :

— A c't' heure.

— Faudrôt aller boire au café !

— Payer les verres six sous. Engraisser les gros... Un ch'nief !

M. Peltier entendit un liche-drogue offrir :

— Encore un ?

Il suivit ce dépensier de vingt centimes, pas loin, car aussitôt sur le trottoir, l'invité rendit la politesse :

— On en boit un autre ?

ce qu'ils firent dans l'estaminet mitoyen d'où des hommes sortaient et trois femmes. Au sifflet dernier : 6 h. 25, l'usine avalait la chair d'homme baignée de genièvre.

Dans la rue où ne passaient plus que les ouvriers peu nombreux des ateliers de 7 heures, M. Peltier marcha vite contre le froid et leva la tête pour la joie de voir grandir le jour. Une lumière s'usait à travers les nuages serrés.

Il réfléchit :

— Ils disent que la fermeture du débit vouerait à la faim le militant ouvrier. Ainsi ils établissent la sainteté de boire. Ils ne veulent pas de ce calcul : la cotisation syndicale de Wassingue est de 0 fr. 25 par semaine. Il ne faudrait que la doubler pour défrayer le militant. Ils préfèrent porter, plutôt que ces treize francs par an au syndicat, Becquet deux cent vingt et un franc 50 au cabaret, Wacrenier cent et cinq franc quarante et tous les autres...

Il pensa devoir chercher l'occasion de le leur

dire, mais utilisa contre son émotion la parole désespérée de cette race :

— Y' a pas d'avance.

La chemise blanche d'un garçon brisait l'ombre d'une cour de cité. Les petits bras de l'enfant, pâles au bout du levier noir de la pompe, le soulevaient d'un effort qu'il n'achevait qu'en prenant toute sa hauteur, debout sur ses orteils. Une fille, un seau à la main, attendait.

Le cri :

— Du petit bois cassé !

venait de la rue blême ; une marchande de douze ans traînait la voiture où le tas blanc était en offre pour les feux du matin.

M. Peltier avançait vers les fortifications pour trouver l'espace où voir au loin paraître le soleil consolateur. En haut du talus s'ouvrirent sur lui, ravi en méditation, les ailes de la solitude. Aucune lumière que des usines n'était sur la plaine. L'alignement de leurs vitrages éclairés ornait la nuit durable. Dans le fossé, un ruisseau luisait comme une épée perdue. Le soulier imbibé glissait aux sentiers de terre gluante, d'une pâleur de cadavre dans l'herbe noire. Les arbres du glacis montaient dans l'ombre leur garde haute. Une infiltration blanche réduisait la ténèbre que

n'attaquait aucun rayon. Au fond de la nuit, une lividité grandissante. La face morte du jour sans soleil. Les nuages tenaces ôtaient à la terre le spectacle des astres hermétiques.

Quelle angoisse sous ces ténèbres blanches. La lumière vaincue habitait l'invisible. Matin ? Soir ? Quelle heure de l'Humanité ?

Le soleil ne se levait pas.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT MAI MIL NEUF CENT VINGT PAR L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, 12, QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE.



